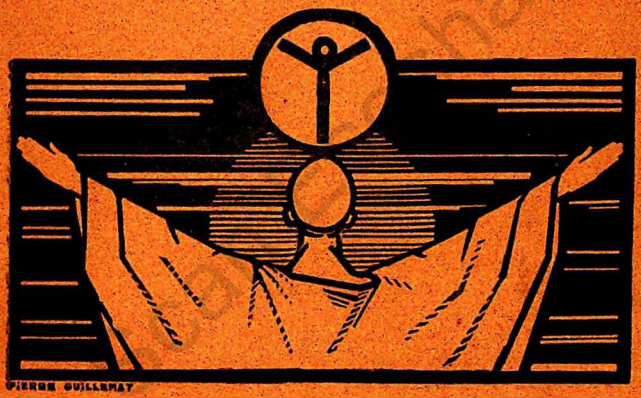
Eudia

SÉRÉNITÉ

DIRECTEUR: Henri DURVILLE



VOLUME XIV — Août 1934

BIBLIOTHÈQUE EUDIAQUE

Henri DURVILLE, imprimeur-éditeur

25, Rue des Grands Augustins, PARIS (VIe)

Eudia

SÉRÉNITÉ

Paraît le 1er de chaque mois en un fascicule de 48 pages

Direction: 25, rue des Grands Augustins, Paris (VIe)
Compte de chèques-postaux: Henri Durville, Paris 272.48
Téléphone: Danton 88-70

SOMMAIRE

NATURISME:

DURVILLE (Henri). — *La médiumnité polyglotte* 49
DELEUIL (Philippe). — *La voix intérieure* 55

PSYCHISME EXOTÉRIQUE:

DURVILLE (Henri). — *La faute* 57
MAMIE (Mlle Irène). — *Le problème de l'évolution d'après Bergson* (fin) 62
CLAREL (Bertrand). — *La sorcellerie au Maroc* 72

PSYCHISME ÉSOTÉRIQUE:

DURVILLE (Henri). — *Les grandes déesses:* Ishtar (à suivre) 76
OSMONT (Mme Anne). — *Les sacrements* (suite): II. La pénitence (à suivre) 81

INFORMATIONS EUDIAQUES:

Pour la création de l'Eudianum, 92. — *Liste des Eudiastes* (docistes), 93. — *La Loterie Nationale et l'Eudianum*, 94. — *Activités eudiaques* 95

EUDIA n'a qu'un but: propager l'*Initiation eudiaque*. Celle-ci inscrit à son programme l'étude des grands problèmes qui ont, de tout temps, préoccupé l'être humain: la connaissance et le perfectionnement de soi-même, l'étude de l'invisible, la recherche des lois de causalité, d'évolution et de finalité, le mystère de Dieu. Elle se consacre à ces études avec des données qui lui sont propres.

Prix du numéro: 3 francs
(port en sus: France et Colonies: 0 fr. 05, étranger: 0 fr. 90)

Abonnement annuel:

France et Colonies: 30 francs. — Etranger: pays à tarif postal réduit (voir liste ci-dessous): 35 francs; autres pays, à tarif postal élevé: 40 fr. Tous les abonnements partent de janvier.

Pays à tarif postal réduit: Afrique du sud (Union de l'), Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Congo belge, Cuba, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatémala, Haïti, Hongrie, Lettonie, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et Colonies, Roumanie, Salvador, Serbie-Croatie-Slovénie, Tchéco-slovaquie, Terre-neuve, Turquie, Russie, Uruguay, Vénézuéla.

N° 80. — Volume XIV Août 1934

Eudia

SÉRÉNITÉ

LA MÉDIUMNITÉ POLYGLOTTE

Sous ce titre (1), M. Ernest Bozzano vient de grouper un certain nombre de faits, dont quelques-uns fort troublants, qui montrent des « médiums » parlant, sous l'influence de désincarnés ou soi-disant tels, des langages qu'ils déclaraient ne pas connaître. Telle est sa thèse et il la défend avec talent et énergie, mais il ne paraît pas que ces faits, qu'il classe sous le terme de «médiumnité», doivent être déclarés des phénomènes spirites, c'est-à-dire que seule l'intervention d'une personnalité humaine désincarnée supposée puisse les expliquer.

Certes, nombreux sont les faits « psychiques » auxquels la science officielle renonce actuellement à trouver une explication raisonnable. En bien des cas, elle préfère même les déclarer faux et se refuse systématiquement à les étudier avec le soin qu'ils méritent. C'est un procédé commode pour se défaire de ceux dont on ne partage pas les idées. Mais la discussion ne demeure pas moins ouverte entre les chercheurs de bonne foi.

(1) Ernest Bozzano: *La médiumnité polyglotte* (xénoglossie); prix: 12 fr.; port, France: 0 fr. 45, étranger: 1 fr. 20; recommandation en sus, France: 0 fr. 75, étranger: 2 fr.

Tous ceux qui s'occupent de psychisme se sont trouvés en présence de tels phénomènes et ils n'en contestent nullement la réalité; mais, où leurs opinions diffèrent, c'est dans l'interprétation qu'il convient de donner à leur origine et à leur manifestation. Selon qu'on est occultiste, théosophe, spirite, voire métapsychiste, les explications revêtent un caractère qui dépend des convictions de celui qui les exprime. Ce sont les mêmes faits, mais chacun apporte dans l'étude qu'il en fait, pourtant avec une réelle honnêteté scientifique, une idée préconçue, un sentiment personnel qui fait dériver les conclusions.

Un motif des plus forts en cette divergence, c'est la diversité de la terminologie et, si l'on veut arriver à une unité réelle dans l'étude de tels phénomènes, il faudra tout d'abord s'entendre sur la valeur des termes qui les expriment, car c'est une pierre d'achoppement qui amène à de stériles controverses ceux qui devraient seulement s'attacher aux faits en eux-mêmes et à leur étude approfondie.

C'est ainsi que le mot *médium* et son dérivé *médiumnité*, qui font partie du vocabulaire spirite, impliquent, avant toute possibilité de débat, une opinion ferme. Etymologiquement, le « médium » est un intermédiaire. Il est le truchement entre les vivants et les morts, et tous les phénomènes contrôlés avec son aide seront, d'ores et déjà, par l'emploi seul de ce vocable, réputés provenir d'une influence *post-mortem*. C'est déjà presque trop précis pour des chercheurs qui admettent la discussion et la recherche dans un esprit scientifique. Mais il y a malheureusemnet davantage, et tous les faits, de quelque nature qu'ils soient se rapportent, suivant l'hypothèse spirite, à des influences de désincarnés. Les spirites ont institué une foule de « médiumnités » qui attribuent à ceux qui ont quitté la terre un rôle infiniment trop actif et trop précis dans les affaires de ce monde. Il y a des médiums écrivains, dessinateurs, guérisseurs, des médiums de toute sorte qui sont réputés accomplir des œuvres et des gestes fort difficiles par l'entremise des esprits, et le seul emploi du terme « médium » écarterait toute autre hypothèse. C'est à cause de cet exclusivisme qu'il est difficile d'accepter le terme de « médium » et de « médiumnité » parce qu'il tranche — et brutalement, — en faveur de l'idée spirite, le débat qui, pourtant, se pose en bien des intelligences de bonne foi qui voudraient étudier davantage avant de conclure.

Cette conclusion spirite répond-elle aux faits auxquels on l'applique si délibérément? Pas toujours et surtout pas aussi péremptoirement que les spirites veulent bien le dire. Bien

qu'ils veuillent trancher tout net, rien ne démontre, en bien des cas admis par eux, une intervention d'esprit désincarné. Il se peut que cet esprit ait agi, mais il ne faut pas se contenter de le dire, il serait bon de le prouver de telle sorte que toute discussion fût impossible. Et, en bien des cas, le doute s'impose et l'assertion ne nous convainc pas.

Prenons, pour exemple, la médiumnité guérissante. Il se peut que les esprits libérés de la terre apportent au guérisseur une aide que nous admettrons aussi efficace que possible. Mais d'autres facteurs — et des plus importants — ont également leur action. Le magnétiseur ne fait aucun appel à l'autre monde; il se contente de transfuser ses propres énergies dans le corps du patient pour y rétablir l'équilibre rompu par la maladie. Si un défunt ami du malade lui apporte son appoint, il serait bon qu'il le laissât voir ou qu'un moyen nous fût donné pour en détecter la présence. Il n'en est rien, et l'action magnétique s'exerce, comme toute autre action purement physique, suivant des lois qui ne varient guère et qui se comportent exactement comme celles de l'électricité — dans laquelle les esprits ne postulent pas une responsabilité.

Le guérisseur mystique peut se rapporter davantage à l'idée spirite, mais il en diffère très profondément sur divers points. Il fait appel à des Forces spirituelles, mais, le plus souvent, ces Forces sont, à ses yeux, des Forces tout à fait en dehors du monde terrestre, soit qu'elles soient des agents cosmiques, ou des anges. D'après cette conception, les forces les plus voisines des désincarnés sont celles des saints qui, pour la plupart, sont désincarnés depuis assez longtemps pour n'avoir que peu d'effets matériels sur notre monde, car ils sont montés trop haut pour que l'action physique leur soit possible autrement que comme rayonnement d'une force presque divine.

Il en est de même pour la lucidité. Dans le plus grand nombre des cas, il n'y a pas la moindre raison de faire entrer une entité extérieure au sujet dans les phénomènes qu'il produit. Ce sujet est doué d'une faculté supranormale: il voit à l'avance une partie des événements qui se dérouleront autour d'une personne donnée. Il se met en contact avec ladite personne, soit médiatement, soit directement, mais il ne dit pas qu'il se trouve en présence d'un tiers, si spiritualisé que nous le voulions admettre: il voit parce qu'il est lucide, de la même manière qu'une personne douée d'une excellente vue voit mieux et plus loin qu'un myope. Il n'est nullement besoin de faire intervenir une entité dont le rôle, ici, n'est rien moins que démontré, et cette intervention supposée complique une question

dont le moins qu'on en puisse dire est qu'elle n'a nullement besoin d'être embrouillée.

Certains sujets lucides affirment se trouver en rapports avec des entités. C'est possible; mais la plupart des voyants se bornent à subir un dédoublement plus ou moins complet et ne font pas la moindre allusion à une visite extra-humaine. C'est que, pour eux, cette présence ne se pose même pas pour l'exercice de leur faculté supranormale. Celui qui les dirige, soit éveillés (comme dans la psychométrie) soit endormis (comme dans le somnambulisme) ne fait appel à aucune entité et ni le sujet ni celui qui l'entraîne n'éprouvent le besoin de le faire. Cela est très facile à constater dans les voyants et voyantes qui traitent les maladies. Le médecin ou guérisseur qui les utilise leur demande de voir dans le corps du malade quel est l'organe lésé et d'en faire la description. Le sujet lucide obéit et décrit l'objet de sa vision.

Il s'agit là d'un simple phénomène d'extériorisation de la sensibilité et, dans cet ordre de faits, non plus que dans l'extériorisation de la motricité, dans le dédoublement complet et dans maints autres phénomènes du même ordre, les morts ne paraissent jouer aucun rôle. Faire intervenir les désincarnés, dans des soins où leur présence n'est nullement nécessaire, c'est compliquer les faits sans motif apparent; c'est, surtout, affirmer beaucoup trop fortement une thèse particulière.

Pour écarter de notre côté toute idée de sectarisme et d'opposition aux doctrines d'autrui, mettons que deux doctrines sont en présence, deux hypothèses qui méritent l'une et l'autre un développement sérieux, mais, à nos yeux, la donnée psychiste est plus simple, se base plus strictement sur les faits constatés, sur les facultés ou les forces appartenant en propre au sujet soit actif comme le magnétiseur, soit passif comme le voyant, mais ces facultés et ces forces lui appartiennent en propre, font partie de son être et agissent directement par le rayonnement qui leur est spécial.

D'autres y voient l'activité d'une entité intermédiaire. Nous voulons bien l'admettre, mais de quelle manière cette activité nous est-elle rendue sensible? C'est justement ce point que nous désirerions voir éclaircir par les tenants de l'hypothèse spirite, mais, la plupart du temps, ils se contentent d'affirmer, et c'est là ce qui nous sépare. Certes, comme le disait si justement Boirac, « l'hypothèse spirite a le droit de courir sa chance » et nul être de bon sens et de bonne foi ne lui en conteste la liberté. Mais ce que nous désirerions, c'est une véritable démonstration, la constatation faite, d'une manière ou d'une au-

tre, de la présence d'un esprit dans les faits particuliers que nous citons.

Le nouveau volume d'Ernest Bozzano parle de « médiumnité polyglotte ». Ce terme, en lui-même, ne laisse place à aucune autre hypothèse qu'à la doctrine spirite. Mais cette hypothèse ainsi accréditée fait-elle ses preuves dans les cas exposés par le livre? C'est ce qui ne nous paraît pas, car tout sujet sensitif peut retrouver dans son subconscient des notions oubliées par le conscient. On peut toujours établir que la mémoire subconsciente a été impressionnée et que les notions acquises sont demeurées incrustées dans quelque coin obscur d'où elles sont sorties sous l'impulsion de la trance. La preuve en a souvent été faite. Ceux qui, en état second, parlaient des langages qui, à leur état normal, leur étaient inconnus, ne sont pas des imposteurs et ce n'est pas de ce point de vue que nous les regardons. Mais il a été souvent démontré qu'ils avaient lu ou entendu parler ces idiomes dans un passé très éloigné; ils les avaient très honnêtement oubliés et ils étaient les premiers surpris de les retrouver en état second. Pour le psychologue, il n'y a pas le moindre doute. Le cas s'est présenté maintes et maintes fois et on a presque toujours, en remontant dans le passé du sujet, retrouvé une époque où cette langue lui était plus ou moins parfaitement connue.

Le reproche que nous faisons à ceux qui soutiennent une théorie trop nette, c'est d'ignorer les faits essentiellement élémentaires comme ceux du magnétisme, de l'hypnose, de la lucidité, du dédoublement ou, s'ils les connaissent, de n'en pas faire suffisamment état pour se donner complètement à une thèse séduisante, certes, mais qui ne nous apparaît pas applicable si nettement qu'ils le voudraient aux faits examinés. Si, au lieu de se laisser charmer par une doctrine qui a cet avantage sentimental de les remettre en rapports avec ceux dont la mort les a séparés, ils révisaient leur opinion à la lumière du magnétisme, du dédoublement et des autres phénomènes purement psychiques, ils ne commenceraient pas par regarder comme spirites tous les phénomènes susceptibles de quadrer avec l'hypothèse qui leur plait le mieux, mais ils l'étudieraient impartialement et, sans doute, ils seraient moins affirmatifs.

Nous sommes d'autant mieux placés pour émettre cette critique que nous admettons entièrement la réalité des faits, et que nous sommes spiritualiste. Mais ce n'est pas une raison parce que des phénomènes sont réels pour que nous les attribuions plutôt selon notre désir que selon des données plus étroitement scientifiques. Dans cette matière, plusieurs expli-

cations se présentent, toutes valables, toutes ou presque également satisfaisantes pour la raison. Il est de première nécessité de les mettre toutes à l'épreuve avant d'en venir à des conclusions aussi nettes. La prudence s'impose d'autant plus que la science officielle nie avec autant d'énergie que les spirites affirment. Des conclusions trop rapidement acceptées donnent prise aux jugements tendancieux des matérialistes. C'est une raison de plus pour les éviter.

Henri DURVILLE

Pensées à méditer :

— Il y a une différence extrême entre la manière dont nous sentons les injustices qui nous regardent et celle dont nous jugeons de celles qui ne regardent que le prochain.

DOMAT

— Si tu es en colère, compte jusqu'à dix; si tu es en furie, compte jusqu'à cent.

JEFFERSON

— Les meilleurs sentiments de l'homme sont ceux où le moi n'a pas de place.

St MARC de GIRARDIN

— Le sentiment bien réglé, loin d'affaiblir la raison, lui donne, en certains cas, une énergie nouvelle.

Silvio PELLICO

LA VOIX INTÉRIEURE

par M. Philippe DELEUIL

La voix intérieure est celle qui doit être le plus écoutée. Cette voix ne nous trompe pas, bien qu'elle soit étouffée par certains échos extérieurs, parfois plus agréables parce que moins sincères.

Ce qui parle en nous, c'est non seulement cette voie de la conscience qu'on a si souvent citée, mais c'est aussi la voix du guide, du bel ange bleu qui nous couvre de ses grandes ailes lumineuses.

La sentence prononcée par cette voix est celle de la justice elle-même, c'est un reflet de la voix de Dieu. Que peut discerner la justice humaine qui ne considère que les faits tangibles? Que peut l'opinion publique souvent aveuglée par des passions entretenues à dessein? La voix intérieure est celle du témoin impartial, éternellement présent, qui voit tout, même les velléités de pensées, même les mouvements imperceptibles des désirs les plus secrets.

Toutefois, il faut savoir écouter cette voix, il faut pouvoir la distinguer des murmures confus qui montent jusqu'à nous. Les pensées qui flottent autour de nous ne sont pas toutes bonnes; les voix qui ébranlent notre ambiance ne sont pas toutes bonnes à entendre; il faut savoir discerner la voix sincère, la voix mystérieuse et douce, sévère et juste.

Dans le calme des pensées, le recueillement de tout l'être, le silence se fait en nous et, doucement, monte vers nous une voix qui attendait ce moment sacré pour faire entendre des mots infinis.

Il faut apprendre à communiquer facilement avec cette voix qui devient pour nous une force immense, ce bouclier biblique qui protège.

Lorsque vous aurez entendu cette voix, quand vous aurez reconnu sa sagesse, vous ne craindrez plus les jugements téméraires qui vous blâment quelquefois.

Eudiaste, habitué à t'étudier chaque jour dans cet examen de conscience recommandé par Pythagore dans ses Vers d'Or, eudiaste, n'oublie pas que cette voix sera pour toi le juge le plus éclairé, qu'elle n'attendra pas souvent le soir pour te conseiller dans ta méditation, mais qu'elle surgira parfois à l'improviste au cours de la journée pour t'arrêter dans une mauvaise voie ou pour te réconforter en cas d'hésitations ou de faiblesses.

Voix de la conscience, voix des Forces supérieures, elle est la voix qu'il faut savoir entendre, qu'il faut écouter.

Et que ton âme s'élève toujours plus haut, Eudiaste, et dis avec ferveur:

« Venez à moi, ô Forces de Vie et d'Amour. Venez à moi, ô Vous qui pouvez m'aider si j'accepte votre aide toujours plus efficace, si je veux obéir à vos ordres toujours bienveillants. si je veux oublier mes désirs égoïstes pour me fondre dans le Souffle universel.

« Protégez-moi contre les mauvaises influences, les ombres qui m'aveuglent. Préservez-moi des mauvais courants de pensées qui balayent les esprits comme des fétus de pailles. Soyez la digue qui m'abrite, le port de salut où je puisse jeter l'ancre dans la Sérénité. »

Eudiaste, autour de toi, dans l'invisible plus compacte que le visible, se mêlera des forces opposées, comme dans l'atmosphère se répandent constamment des trains d'ondes de longueurs différentes qu'un poste de T. S. F. peut sélectionner et capter. Choisis les courants bénéfiques et écoute la voix qui résonne en toi comme celle qui surgit du haut-parleur.

Sache utiliser l'aide efficace des courants de pensées qui te sont bénéfiques; laisse-toi emporter par eux, ils sauront t'élever sur les cimes lumineuses où brille ce Temple mystérieux aux sept colonnes, auréolé des sept rayons mystiques. Laisse-toi accorder au rythme qui se dégage autour de toi. Imprègne-toi de ces énergies sacrées qui feront naître en ton cœur la Paix, la Joie, l'Amour, la Sérénité:

EUDIA

Philippe DELEUIL

LA FAUTE

Un homme a commis une faute; il le sait; il sait que les justes lois interviendront pour le punir. Mais, s'il a une âme un peu haute, ce n'est pas cette crainte dont il va souffrir en premier lieu; il aura honte de son acte et, suivant son état d'esprit, il marchera sur la voie de la révolte ou de la réparation. Car, bien loin qu'il soit, comme le disent les matérialistes, exclusivement désireux de son bien-être matériel, l'homme est surtout préoccupé de l'opinion qu'il a de lui-même et des sentiments qu'il inspire aux autres. Si bas qu'il soit tombé, un criminel aura soin de démontrer à ceux qui lui témoignent un peu d'intérêt qu'il n'a pas agi par des motifs vulgaires, mais qu'il a rendue évidente sa supériorité par des procédés qui répugnent aux autres parce qu'il a bravé les lois, se mettant ainsi au-dessus d'elles, ou qu'il a vengé son honneur, qu'il a revendiqué un droit quelconque, ne fût-ce que celui de vivre aux dépens d'une société marâtre qui lui a donné des besoins sans lui donner tout ensemble les moyens d'y parer.

Cette faute a pris, depuis la première faute, les aspects les plus divers, et les religions comme les philosophies ne lui ont pas toujours gardé une forme continue qui nous laisse la certitude que nous sommes dans le bon ou le mauvais chemin. Les religions anciennes ont vu des fautes très graves dans certaines transgressions même involontaires des rites ou des lois rituelles. Pour eux, ces lois avaient été établies dès les origines du monde ou, du moins, dès les origines de leur race par les initiateurs inspirés des Dieux auxquels ils devaient la certitude où ils vivaient d'être guidés par des prescriptions divines hors

desquelles il n'y avait point de salut. Les guerres ne mettaient pas seulement les peuples en compétition, mais encore les dieux des peuples; et ces dieux exigeaient, de part et d'autre, que leurs règles fussent observées avec une rigueur extrême, faute de quoi le dieu se désintéressait de son adorateur devenu infidèle à son culte.

Le châtiment suivait presque immédiatement cette transgression car le pécheur se trouvait *ipso facto* dans un état d'impureté qui empêchait le dieu de l'approcher, même s'il l'avait souhaité. La mort est généralement un fait involontaire, surtout la mort accidentelle qui prive de sa durée vraisemblable un jeune être encore plein d'espoirs irréalisés et de désirs inassouvis. Cependant, l'*Hippolyte couronné* d'Euripide nous fait voir Artémis abandonnant, au moment de son agonie, son très fidèle serviteur, seulement parce que la vue d'un mort devient pour elle une souillure, même si, comme, dans le cas présent, la victime est morte pour lui prouver son adoration.

C'est qu'il fallait créer une harmonie entre les dieux et les hommes, entre le visible et l'invisible, et les fautes créaient de véritables fausses notes dans cette harmonie. Ce n'était pas sans cause que les prescriptions rituelles avaient été imposées; matériellement ou symboliquement (parfois les deux ensemble comme dans la circoncision), elles étaient un point de contact entre les deux mondes. Et il est bien difficile de déterminer où commence et où finit la répercussion matérielle du symbole. Ce n'est pas parce que nous ne comprenons pas immédiatement à quoi se rapporte telle prescription pour qu'elle devienne sans valeur et que sa grâce soit inopérante. Le fidèle de Brahma meurt en paix s'il peut toucher la queue d'une vache. S'il est de bonne caste, il sait que la vache n'est pas une divinité; mais il sait aussi que cet animal qui donne aux hommes toutes les parties de son corps, qui ne leur refuse pas son lait et qui, amicalement soignée, est sans fureur et sans danger, est l'image d'une divinité bienfaisante qui ne « nous laisse pas au besoin ». Elle est donc une des images de l'harmonie définitive basée en ce monde sur le constant échange des biens que nous pouvons donner les uns aux autres. Ce contact rétablit en lui l'harmonie, si elle avait été troublée; c'est une purification.

Or, dans tous les cultes anciens, les maux de la vie dépendaient des impuretés contractées volontairement ou involontairement toujours pour le même motif. Par la pureté rituelle, l'être humain se mettait en harmonie — nous dirions en synchronisme — avec ses Dieux. Certes, il les respectait en son cœur, il tâchait de conformer sa vie et ses actes à leur ensei-

gnement; mais cette adaptation intérieure était bien difficile pour le primitif placé plus près que nous de la Nature et dont les besoins étaient plus directs, les sentiments plus simples. Dans les affres de la faim, il aurait tué l'animal utile si les règles du totem et les divers tabous n'en avaient réglé la conservation, sauf dans certaines circonstances où la consommation de l'animal sacré prenait des allures de communion. Généralement, les interdictions étaient à la fois des règles d'ascèse morale et d'hygiène matérielle. Ainsi, le fidèle devait s'écarter des immondices et faire disparaître soigneusement celles qui émanaient de lui. Certaines litanies égyptiennes attestent, avec un grand luxe de détails, que le mort ou le dieu ne mange pas ces choses impures dont la vue et l'odeur ôteraient l'appétit aux plus déterminés. Naturellement, il y a là un symbole; mais ce symbole correspond à l'idée d'une faute plus intérieure: le fidèle vit dans un état d'harmonie constante avec ses dieux, il ne s'est souillé en aucune manière: ses dieux peuvent diriger sur lui un regard ami.

Mais celui qui a rencontré sur sa route la charogne ou l'objet souillé doit se purifier s'il veut mériter l'estime et la collaboration de son Dieu à ses travaux. Si cette purification n'a pas eu lieu, la souillure reste sur l'homme, son Dieu se détourne de lui et le laisse sans défense contre les ennemis qui le guettent sans cesse. La nuit, spécialement, il est en butte à mille tourments qui proviennent des êtres impurs attirés vers lui par l'impureté qu'il a contractée. Dans les Mystères égyptiens, l'adepte, en un point de sa carrière, doit rencontrer et combattre les hôtes impurs de la nuit. Il en sera victorieux par la force qu'il s'est acquise, mais encore et surtout par l'aide de ces dieux qu'il s'est rendus propices, dont les talismans sont ses armes, dont le nom, encadré de certaines formules propitiatoires, est comme un rayon de soleil qui le guide dans les ténèbres, ce même rayon de soleil dont la lance est le reflet matérialisé.

S'il permet à cette impureté de souiller son monde intérieur, de salir son *Ka* et son *Baï*, la maladie physique et le délire moral ne tarderont pas à venir mettre le comble à son malaise. Ecarté de ses dieux, il ne peut rien, même pas leur rendre, dans l'état où elle doit se présenter devant leur tribunal, cette âme qui est son être véritable, cette âme que le fidèle d'Ormuzd voit comme une belle jeune fille toute parée des joyaux de ses bonnes actions.

Eudiaste, toi qui pénètres dans les véritables enseignements, tu sais que la faute commise est chose sérieuse, grave même,

qu'elle t'éloigne des Forces spirituelles desquelles tu dois tout attendre, mais aussi qu'elle t'éloigne de toi-même, qu'elle fausse le rythme de ton être, qu'elle le rend moins léger, moins prêt à quitter ce monde pour aller dans le séjour de la paix, goûter la douceur des harmonies et les forces de la lumière. Tu sais que, te plaçant de ce point de vue, tu ne dois pas considérer tes fautes comme sans importance, car, si faibles que tu les veuilles admettre, elles t'écartent de ton but et c'est surtout sur cette voie que ne pas avancer est reculer.

Tu dois te montrer indulgent pour les autres. Tu dois te dire que, s'ils ont failli, les circonstances dans lesquelles ils se sont trouvés ont sans doute été assez puissantes pour les induire en tentation, pour les écarter d'une route qu'ils ne connaissaient pas encore. Combien sont peu nombreux ceux qui ont reçu la lumière initiatique et savent pourquoi et comment ils doivent agir de telle ou telle sorte et pourquoi ils ne doivent pas commettre telle action qui, au regard de leur raison, leur apparaît sans importance. C'est même pour ton esprit une étude fructueuse de voir les conséquences de l'erreur qu'ils commettent. Leur intention de mal faire étant écartée, ce n'est pas leur esprit qui est souillé; mais ils ne peuvent empêcher que leur *double* porte les traces d'un déséquilibre venu d'une action inconsidérée. Les harmonies préétablies ne souffrent pas de transgression et, s'il en arrive, les transgressions déclanchent automatiquement tels ou tels troubles moraux ou physiques, leur résultante naturelle. C'est exactement comme si l'on mettait des poids sur le plateau d'une balance et que l'on s'étonne de le voir descendre. Nous sommes cette balance et nous ne sortirons de ce monde que pour être pesés plus strictement encore, lorsque se produira notre psychostasie. Et c'est là, surtout, que se feront sentir les effets de nos erreurs même fortuites et involontaires. Si un enfant boit un poison sera-t-il moins intoxiqué parce qu'il l'aura pris sans savoir ou qu'il lui aura été versé par une main criminelle? Non certes. Ainsi de la faute.

Mais toi, Eudiaste, tu agis sciemment et la clarté divine ne t'a pas été refusée. Depuis un temps plus ou moins long, tu avances dans la véritable voie. Tu sais ce que tu fais et à quoi tu t'exposes. C'est pourquoi, si tu dois agir avec indulgence à l'égard des fautes d'autrui, tu ne dois pas connaître cette indulgence à l'égard des tiennes.

Tu sais, à n'en pouvoir douter, que les existences que tu dois vivre dans ce monde de la douleur, de la pesanteur, de la limite, ne proviennent de rien autre que des fautes par toi

commises. Les autres l'ignorent et ils vivent en conséquence. Mais toi, toi qui aspires à cette heure sacrée où l'initiation plénière te séparera de tout ce qui passe pour t'attacher à l'éternel, admettras-tu que telles actions impures te sont permises, alors qu'elles te séparent justement de cette Lumière sans ombre à laquelle tu te prépares et qui ne peut se transmettre que dans les êtres complètement purifiés.

Tu sais que cette faute sera d'autant plus sérieuse que ton consentement aura été plus complet et que tu auras agi en connaissance de cause. Mais pour laquelle de tes actions peux-tu dire: « Je ne savais pas. » Tu sais, tu as voulu savoir et, à mesure que tu avances, tu découvres mieux et davantage ce plan du monde dans lequel les âmes sans ombre, les adeptes purs de toute faute apportent de plus en plus de clarté. Ne passe jamais un seul soir sans te demander ce que fut ta journée et sans chercher minutieusement en quoi tu as pu t'égarer hors de cette voie qui mène à la pure lumière. Ne te laisse pas abattre par le découragement, mais ne te cherche pas de vaines excuses. Tu as commis une faute et, mécaniquement presque, elle attirera sur toi des sanctions que tu trouveras pénibles. Tu t'en plaindrais sans motif et sans effet, puisque la faute est venue de toi, que tu l'as commise sciemment.

Notre nature est faillible et nous ne devons pas être surpris, si nous lui laissons la bride trop longue, qu'elle en profite pour nous faire commettre des erreurs plus ou moins préjudiciables. Mais, si nous sommes sans surprise, nous ne devons pas être sans regret. Le premier sujet que nous en ayons est le retard que la faute ne peut manquer d'apporter à notre développement, mais c'est aussi un sujet de dépit contre nous-même de nous être ainsi laissés décevoir par les apparences de la vie et les attraits du monde extérieur, encore qu'il soit si changeant et périssable.

Eudiaste, rends-toi de plus en plus maître de ton corps et de ta sensibilité. Acquiers de plus en plus les facultés et les dons qui te rendront plus sûr de ta route. C'est seulement par ce procédé que tu deviendras un adepte parfait, susceptible de faire naître en ce monde le rêve réalisé que tu dois poursuivre: une ère de Paix et d'Amour, de Lumière parfaite, de Sérénité:

EUDIA

Henri DURVILLE

LE PROBLÈME DE L'ÉVOLUTION
d'après Bergson

par Mlle Irène MAMIE

(Fin, voir numéro de Juillet)

Mécanisme de l'intelligence

Bergson nous a dit plus haut que l'intelligence est caractérisée par une incompréhension naturelle de la vie. Pourquoi? Parce qu'avant tout le domaine de l'intelligence est la matière inerte, et, inévitablement, son jugement sur la matière organisée subit l'empreinte de ses découvertes visant la matière brute, d'où l'erreur.

Toutes les forces élémentaires de l'intelligence tendent, nous dit Bergson, à transformer la matière en organe. De là son étonnement lorsqu'elle se tourne vers la vie et rencontre l'organisé, de là son faux jugement sur la matière vivante. Prise par son mécanisme, usant de ses procédés habituels, elle agit pareillement dans les deux cas. Mais ce qui est excellent pour l'un devient un non-sens pour l'autre, aboutissant à la solution baroque: recréer la vie.

Le mécanisme de l'intelligence est pareil à une bande cinématographique enregistrant une série de mouvements immobiles, qui, ajoutés les uns aux autres, donneront sur l'écran le sentiment de la mobilité, du mouvement.

L'intelligence procède de même pour reconstruire la vie. Elle ne peut se représenter clairement que l'immobilité. Le flux de la vie lui échappe, et pour comprendre le mouvement, elle le divise, souligne sa trajectoire de points de repère qui seront des états stables sur lesquels elle pourra s'arrêter, qu'elle analysera minutieusement, passant d'un état à un autre, créant par ce mouvement artificiel l'illusion de la vie.

N'assimilant que le discontinu, elle le crée nécessairement par son procédé de travail, prenant dans le changement des états différents séparés les uns des autres, mais ne voyant point que l'état lui-même est déjà un changement.

Ainsi son regard s'arrête sans cesse sur de l'immobile, sur des états déterminés qui se succèdent, mais non sur le mouvement lui-même. Inévitablement, elle déforme le processus de la vie et nous en donne une image trompeuse, approximative. L'intelligence ne nous offre donc pas une image réelle de la vie, mais une imitation. Ne vouloir comprendre la vie que par l'intelligence, c'est inévitablement la réduire de moitié.

Le domaine de l'intelligence est l'objet. Son travail: améliorer sans cesse l'instrument, son but: la fabrication. Nous pouvons dire que l'invention ne devient complète que quand elle se matérialise en un instrument fabriqué. Inconsciemment, l'homme soupçonne l'immense portée de l'invention et marque les étapes de l'évolution humaine par des découvertes, insignifiantes à première vue, mais qui n'en contiennent pas moins des germes de développement insoupçonnés, dont l'évolution s'emparera. C'est ainsi que l'humanité a vu l'âge de la pierre taillée, l'âge de la pierre polie, l'âge du bronze et l'âge du fer. Toutes ces découvertes ont amené de profonds changements dans la manière de vivre et la structure même de l'homme. Changement si profonds que nous ne pouvons juger de la route qu'eut prise l'évolution humaine sans l'une ou l'autre de ces inventions.

Avec le recul nécessaire au jugement impartial, l'homme, dans quelques siècles, jugera à son tour notre époque et la divisera très probablement en âge de la machine à vapeur, âge de l'électricité, etc..., comprenant, grâce à la distance, les transformations que ces découvertes nous auront amenées.

Nous voyons que si le domaine et le but de l'intelligence sont la matière et la fabrication, il semble cependant qu'une fois ce but atteint, celui-ci prenne une envergure insoupçonnée qui est, bientôt, dépassée par un motif autre: nous élever au-dessus de nous-mêmes. Une fois la matière conquise, l'esprit s'ouvre à nous. Ce motif second pourrait bien être le mobile initial, impérieux, momentanément caché par la nécessité de vaincre l'obstacle. Maîtriser la matière pour se retrouver au-delà, tel est peut-être le sens secret de l'évolution.

« Une intelligence qui réfléchit, nous dit Bergson, est une intelligence qui avait, en dehors de l'effort pratiquement utile, un surplus de forces à dépenser. C'est une intelligence qui s'est déjà virtuellement reconquise sur soi-même ».

Et c'est sur ce point, pour ainsi dire insensible à la structure organique, que se marque la différence du cerveau animal et du cerveau humain. Différence infinie en elle-même mais dont les conséquences sont incalculables.

« L'intelligence est caractérisée, nous dit encore Bergson, par la puissance de décomposer selon n'importe qu'elle loi, et de recomposer en n'importe quel système ».

Ce procédé est rendu applicable grâce à la mobilité du signe intelligent; le mot passant de l'objet à la pensée a permis à l'intelligence de se libérer de la matière et d'atteindre l'idée.

C'est pourquoi seule l'intelligence et non pas l'instinct peut s'inquiéter de théorie. Et nous voyons son désir s'étendre de la matière brute à la vie et à la pensée. Noble élan de l'intelligence se retournant contre elle pour s'analyser et se connaître. Elan malheureusement coupé par la structure même de son esprit, sinon coupé, du moins dévié, car l'intelligence gardera son processus habituel, ce mode seul pouvant la satisfaire, dans un domaine étranger échappant à ses cadres trop étroits; et nous voyons le mot recouvrant l'objet, le convertir encore en chose. Alors, l'image devient symbole. Géométrie et logique sont rigoureusement applicables à la matière, mais, en dehors de ce domaine, le raisonnement pur est dangereux et a besoin d'être surveillé.

Le problème de l'intelligence et de l'instinct nous montre à nouveau la dualité sans cesse renaissante dans l'homme et dans la nature. Opposition de l'esprit et de la matière obligeant la vie à la séparation de ses tendances. Même dans ses œuvres les plus proportionnées, la vie est handicapée par la matérialité qu'elle a dû se donner. Tout en subit le contre choc, et nous voyons la pensée la plus vivante se glacer dans la formule qui l'exprime, le mot se retourner contre l'idée, la lettre tuer l'esprit. Dilemme douloureux dont nous ressentons sans cesse les effets.

Jusque dans sa propre nature, nous voyons l'intelligence s'opposer à elle-même et ne pouvoir comprendre ni expliquer le jaillissement ou la génialité, en un mot, le principe créateur de l'œuvre d'art ou de l'invention. Toute création lui demeure incompréhensible. Seule la fabrication est expliquée.

La cause remonte toujours au procédé cinématographique de l'intelligence qui imite la vie, voulant reconstituer du mobile avec de l'immobile juxtaposé, au lieu de se mettre résolument dans le courant. Le mobile figé ne nous fera jamais comprendre le mouvement.

C'est une illusion de notre intelligence que de vouloir penser de l'instable avec du stable, du mobile avec de l'immobile. Ce processus visant l'action est le seul qu'elle puisse employer efficacement pour l'atteindre. Mais si nous voulons spéculer sur la vie, cette attitude est complètement fausse et ne peut donner aucun résultat vrai, matière et esprit étant en perpétuel devenir; car, s'il y a dans les choses inertes, périodicité, répétition, le propre du vivant est d'être essentiellement nouveau, en continuel changement, donc imprévisible.

Ainsi, à la rigueur, si nous pouvons entrevoir les événements futurs par une déduction logique du passé et du présent, ou en admettant que certains événements puissent être photographiés dans l'astral et vus par des personnes sensitives, nous ne pourrons jamais déterminer nos réactions devant ces événements, car l'être que nous sommes vient d'être modifié par l'instant qui s'écoule et le propre de cette nouveauté est d'être imprévisible.

Beauté tragique de la personnalité humaine, qui, pareille au phénix, renaît de ses propres cendres. Mais faite pour le domaine concret de la matière où mathématique et logique triomphent, l'intelligence ne peut admettre la nouveauté complète, pas plus que le devenir radical. Ici encore, elle laisse échapper un aspect essentiel de la vie. Elle ne pourra pénétrer la profondeur du mouvement évolutif qu'en ayant recours à l'instinct, autre tendance naturelle de la vie. C'est la synthèse des deux tendances qui, seule, pourra nous donner une vue plus juste de la grandeur imposante de l'évolution.

Mécanisme de l'instinct

Si nous étudions la tendance opposée à l'intelligence, nous voyons que, contrairement à celle-ci, l'instinct semble moulé sur la vie. Nous pouvons même dire que l'instinct continue en quelque sorte le principe vital. Chez les abeilles et les fourmis, par exemple, on ne peut dire exactement où commence l'un, où finit l'autre.

C'est pourquoi, si l'instinct, continuant l'élan vital, pouvait s'interroger, il nous livrerait le secret de la vie. Mais seule l'intelligence peut s'analyser, et l'analyse de l'instinct par l'intelligence ne nous montre plus qu'une imitation de l'instinct et non l'instinct lui-même, car le défaut suprême de l'intelligence est de teinter tout ce qu'elle touche de sa propre substance.

Donc, si le problème de la vie reste insoluble à l'intelligence, la solution doit se trouver ailleurs, car si l'instinct échappe à l'intelligence, il n'est pas, malgré tout, situé en dehors des limites de l'esprit. L'erreur fondamentale que des siècles ont en quelque sorte consacrée, consiste à voir l'intelligence comme le tout de l'esprit, alors qu'elle n'en est, en réalité, qu'une partie. L'intelligence n'étant pas le tout de l'esprit, la partie si limitée soit-elle qui échappera à son domaine permettra à l'être de s'évader de celui-ci; et voilà vaincue la difficulté paraissant jusqu'ici insurmontable: juger l'intelligence en dehors d'elle. Bergson donne un exemple très simple permettant de saisir facilement le processus de son raisonnement; c'est l'image de la marche et de la nage.

« Vous aurez beau exécuter mille et mille variations sur le thème de la marche, dit-il, vous ne tirerez pas de là une règle pour nager. Entrez dans l'eau et quand vous saurez nager, vous comprendrez que le mécanisme de la natation se rattache à celui de la marche. Le premier prolonge le second, mais le second ne vous est pas introduit dans le premier. Ainsi vous pourrez spéculer aussi intelligemment que vous voudrez sur le mécanisme de l'intelligence, vous n'arriverez jamais par cette méthode à le dépasser. Vous obtiendrez du plus compliqué, mais non du supérieur ou même simplement du différent. Il faut brusquer les choses et, par un acte de volonté, pousser l'intelligence hors de chez elle ».

La pensée de Bergson s'affirme résolument. L'acte seul peut briser le cercle vicieux, dit-il. Nous devinons aussitôt l'immense horizon que de telles pensées peuvent nous faire découvrir, et la route qui s'ouvre à une philosophie ainsi conçue.

Nous pouvons aussi considérer l'intelligence et l'instinct comme deux choses différentes aboutissant à un carrefour. Si nous les jugeons du carrefour, nous comprendrons leur marche différente, mais si, dès le début, le sentier qui part veut se représenter le sentier qui le coloie, il le verra forcément pareil à lui-même et ne le jugera qu'à travers lui, le déformant inévitablement. C'est là le cliché habituel de l'intelligence jugeant de l'instinct.

De ces deux chemins, l'un est tourné vers la vie: c'est l'instinct; l'autre se dirige vers la matière inerte: c'est l'intelligence. On peut dire que l'instinct traite les choses organiquement, tandis que l'intelligence les traite mécaniquement. L'instinct est vie; l'intelligence est image.

A l'origine de l'instinct comme à l'origine de l'intelligence, il y a effort, mais non pas effort intelligent dans le domaine de

l'instinct. C'est de mélanger les qualités distinctes de chaque tendance qui embrouille tout le problème.

Au contraire de l'intelligence, l'instinct jugeant les choses organiquement, les comprendra par sympathie, ce qui est complètement différent du procédé intelligent. Ainsi le sphex à ailes jaunes, de même que les diverses espèces d'hymènoptères paralyseurs, qui pique le grillon pour l'immobiliser et non le faire mourir, ne détermine pas l'endroit exact à piquer par un effort intelligent qui l'obligerait à connaître, en quelque sorte, toute l'anatomie de sa victime, procédé qu'emploierait l'intelligence humaine, mais vise le point à atteindre par un effort qui consiste plutôt à sentir l'endroit précis, à le sentir par sympathie.

Toutes ces constatations nous font mieux comprendre la définition déjà citée de Bergson: « Il y a des choses que l'intelligence seule est capable de chercher, mais que, par elle-même, elle ne trouvera jamais. Ces choses, l'instinct seul les trouverait, mais il ne les cherchera jamais ».

Ainsi, seule, la synthèse des deux tendances donnera à l'homme les possibilités de toucher aux grands problèmes de la vie. Nous voyons ici l'intuition comme un instinct sublimé, ne dépassant l'intelligence que grâce à la secousse qu'elle reçoit d'elle, et demeurant, sans cet élan, rivée à l'instinct.

Après avoir étudié séparément le mécanisme des deux tendances, nous allons essayer d'entrevoir dans leur fusion les possibilités nouvelles, le champ d'action inconnu que leur union réaliserait.

Instinct, intelligence, intuition

Nous avons été obligés de reconnaître, malgré le culte que nous vouons à l'intelligence, qu'il existe, à côté de certains problèmes qu'elle résout d'une manière admirable, d'autres toujours dans l'ombre et qu'aucune réponse n'est venue satisfaire.

Nous avons vu que s'il y a des domaines où elle règne incontestablement, il en est d'autres qu'elle ne peut pénétrer. C'est pour n'avoir pas osé déterminer ce vrai domaine de l'intelligence que nous avons fait faillite dans toutes nos spéculations métaphysiques. Après avoir voulu tout expliquer par l'intelligence, nous en sommes arrivés à ne plus rien comprendre. Mécontents, nous l'avons alors reniée et humiliée à l'excès, lui en-

levant par la théorie de relativité, toute réalité. Cependant, l'action ne peut se mouvoir dans l'irréel et c'est descendre trop bas après être monté trop haut. Ces erreurs proviennent d'une mésentente première, d'un faux départ, sur lesquels se basent aussi bien la théorie du mécanisme que celle de la finalité et qui consistent à regarder l'intelligence comme un tout enveloppant toutes choses, et vers lequel tout gravite.

Science et philosophie ont accepté la loi du : Tout est donné, à laquelle Bergson s'opposera par sa théorie du Temps-Invention. La première chose à faire pour sortir de ce cercle vicieux, c'est d'assigner à l'intelligence sa vraie place. Nous avons vu, au début de ce travail, que l'intelligence est une tendance, comme l'instinct en est une autre. Tendance qui, déposée par l'évolution au cours des siècles, a trouvé son magnifique épanouissement dans le cerveau humain, mais qui, malgré son merveilleux développement, ne peut rêver, à elle seule, de comprendre et dominer la vie, n'étant qu'une partie de cette vie; et la partie, si grande soit-elle, n'égalera jamais le tout.

De cet angle, nous voyons le problème s'éclairer d'une lumière toute différente. Cette intelligence dont nous avons si péniblement pris conscience, n'apparaît plus comme le soleil tout puissant s'emparant de la vie, la dominant. Humblement née d'elle, elle n'est encore qu'un pâle reflet, qu'une faible lueur projetée sur son insondable mystère. Nos connaissances ne sont que balbutiements d'enfant devant sa grandeur infinie. Emportés par son tourbillon, notre désir s'use à vouloir posséder la vie comme la vie nous possède. Et nous voyons aussitôt, à cet essai, la pauvreté et les ressources restreintes du domaine purement intellectuel.

Nous avons vu que l'intelligence a pour domaine la matière, l'instinct celui de la vie. Le but à atteindre sera donc de compléter la théorie de la matière par la théorie de la vie et d'arriver à une connaissance supérieure née de l'intelligence et de l'instinct: l'intuition.

Par le développement de l'intelligence, la vie a réalisé ce tour de fabriquer un mécanisme triomphant du mécanisme, de faire de la matière un instrument de liberté, et c'est dans ce sens, nous dit Bergson, que l'homme est le terme et le but de l'évolution. L'homme seul a sauté l'obstacle de l'automatisme, et c'est ce qui le différencie du reste de la création. La conscience apparait alors comme le principe moteur de l'évolution.

C'est parce qu'elle est éveillée chez l'homme alors qu'endormie chez l'animal, que l'homme occupe sa place privilégiée.

Pour nous faire comprendre le rôle de la conscience dans

la vie, Bergson reprend une image apparentée à l'obus s'éparpillant dans toutes les directions et qui représente l'évolution:

« La supra-conscience est à l'origine de la vie, nous dit-il. Elle est la fusée dont les débris éteints représentent la matière. La conscience est ce qui reste de la fusée traversant les débris. Mais cette conscience qui est une exigence de création ne se manifeste à elle-même que là où la création est possible. » C'est pourquoi nous ne la trouvons développée que chez l'homme, « réservoir d'indétermination ».

La conscience est essentiellement libre, ajoute Bergson. Elle est la liberté même. Mais elle ne peut traverser la matière sans se poser sur elle, sans s'adapter à elle; cette adaptation est ce qu'on appelle l'intellectualité. L'intelligence se retournant vers la conscience agissante, c'est-à-dire libre, la fait naturellement entrer dans le cadre où elle a coutume de voir la matière s'insérer. »

Et nous retombons dans l'erreur due au mécanisme cinématographique de l'intelligence.

« C'est pourquoi l'intelligence apercevra donc toujours la liberté sous forme de nécessité. Toujours elle négligera la part de nouveau ou de création inhérente à l'acte libre, toujours elle substituera à l'action elle-même une imitation artificielle, approximative, obtenue en composant l'ancien avec l'ancien, le même avec le même ». Ainsi, l'essence même de la vie, son perpétuel mouvement lui échappe. Mais c'est le vieux reproche formulé tant de fois déjà. Essayons maintenant d'aller plus loin et de trouver, ou tout au moins de chercher, le remède à cette situation.

Nous avons vu qu'il est de l'essence du raisonnement de nous enfermer dans le cercle donné. Mais nous avons vu aussi, par l'exemple de l'homme qui nage, que l'action brise le cercle, d'où la nécessité de pousser l'intelligence hors de chez elle pour l'analyser. Le problème s'éclaircit et nous voyons, enfin, la possibilité d'engendrer l'intelligence par la conscience.

Nous avons dit que le rétrécissement de la conscience dans l'instinct est dû à un manque d'utilisation et se trouve supplanté, en quelque sorte, par l'inconscient qui peut suffire au travail. L'intelligence, au contraire, embrassant le domaine de la matière, voit celui-ci s'élargir indéfiniment et les possibilités de la conscience s'affirmer chaque jour plus nettement jusqu'à pouvoir se reconquérir, se replier sur elle-même et réveiller en elle la tendance assoupie de l'instinct qui nous donnera alors l'intuition.

C'est parce que la vie est faite de tendances, que l'opposition de la matière ne lui permet pas de développer uniformément dans un même être, que, chez l'homme, le développement de l'intelligence a paralysé le développement de l'instinct ou intuition. Mais toute intuition n'est pas étouffée en l'homme. L'invention et l'œuvre d'art sont là pour en témoigner. Il est même démontré que tout acte créateur est instinct, intuition, et demeure, par là même, incompréhensible en son essence à l'intelligence humaine.

Si l'intuition brille par éclair en nous, l'idéal sera de faire de cet état fugitif un état plus ou moins stable, en un mot de viser à développer cette tendance.

« La conscience ne jaillit pas du cerveau, mais cerveau et conscience se correspondent, dit Bergson. C'est précisément parce qu'un état cérébral exprime simplement ce qu'il y a d'action naissante dans l'état psychologique correspondant, que l'état psychologique en dit plus long que l'état cérébral ».

Donc, supériorité du domaine intuitif sur la faculté purement cérébrale. Supériorité qui se comprend aisément, puisque l'intuition est ici la réunion de deux tendances naturelles: instinct-intelligence. Ainsi, le mot intuition, tel que l'emploie Bergson, est, en quelque sorte, le couronnement d'une intelligence supérieure par l'instinct sublimé. Ce qui ne vient nullement contredire cette autre affirmation: « On découvrira l'intelligence par l'intuition; mais on n'atteindra jamais l'intuition par l'intelligence ». Bergson dit aussi plus loin que si l'intuition pouvait se prolonger, toutes les pensées seraient d'accord, tous les systèmes se fondraient en un seul. Mais, malheureusement, le philosophe est obligé d'abandonner l'intuition une fois qu'il en a reçu l'élan. Pareil à l'artiste qui après l'inspiration doit travailler son métier, il se voit contraint de cristalliser sa pensée dans un système plus ou moins arbitraire. Son inspiration se figera, en quelque sorte, dans une forme trop rigide, qui, par sa rigidité même, la déformera. Pas plus que l'œuvre d'art n'atteindra la perfection rêvée par l'artiste, la pensée du philosophe ne révèlera clairement l'intuition secrète qui la fit naître. Mais ce va et vient entre la matière et l'esprit, celui-ci perdant de la pureté à diriger l'autre vers une amélioration sans cesse accrue, c'est toute la grandeur de l'action humaine. Et nous voyons cette action s'enrichir de chaque effort individuel.

Les systèmes s'élaborent et meurent. D'autres leur succèdent, puisant à la lettre qu'ils viennent de détruire l'élan qui leur permet un bond en avant, étincelle vivante de l'inspiration survivant à toutes les méthodes, à tous les systèmes. La pen-

sée se transmet fidèle à travers les siècles, brillant selon les époques d'un éclat plus ou moins pur, mais toujours active et désireuse de vérité, et l'admirable mouvement de l'évolution se déroule en nous comme en toute chose. Le travail se poursuit inlassablement. Bergson nous le montre avec une foi communicative que nous partageons ce soir en terminant cette causerie.

« Tous les vivants se tiennent, dit-il, et tous cèdent à la formidable poussée. L'animal prend son point d'appui sur la plante, l'homme chevauche sur l'animalité, et l'humanité entière, dans l'espace et dans le temps, est une immense armée qui galope à côté de chacun de nous, en avant et en arrière de nous, dans une charge entraînante capable de culbuter toutes les résistances, et de franchir bien des obstacles, même peut-être la mort ».

Irène MAMIE

Pensées à méditer :

— Si quelqu'un peut me convaincre, me prouver que j'agis mal, c'est avec plaisir que je me corrigerai, car je cherche la vérité.

MARC-AURÈLE

— Suis pas à pas la route du mieux; ce n'est pas trop de toute ta lenteur pour la découvrir. Ne te lasse point de ta tâche; chaque jour, loin de la réduire, la grandit. Sois ton maître jusque dans le bien. Ne sois esclave ni des choses, ni des hommes, ni de toi-même, c'est-à-dire que ton passé n'enchaîne pas ton présent, et que chaque heure sonne pour toi une délivrance.

J. LAGNEAU

LA SORCELLERIE AU MAROC

par M. Bertrand CLAREL

Le Docteur Emile Mauchamp, médecin du gouvernement français à Marrakech, eut une fin tragique: il périt assassiné. Longtemps, il étudia la civilisation et les mœurs du Maroc dans leurs rapports avec la sorcellerie. Des amis et sa famille recueillirent un grand nombre de notes relatives à ces curieuses pratiques et les publièrent, après sa mort, sous le titre: *La Sorcellerie au Maroc.*

Poursuivant le but que nous nous sommes tracé de faire revivre, en nous appuyant généralement — et c'est le cas ici — sur des ouvrages qu'il est malaisé de se procurer, des faits et des procès de sorcellerie qui permettent de mieux opposer l'initiation à ses contrefaçons maladroites, nous puiserons aujourd'hui dans ce livre des détails pittoresques et des renseignements régionaux. Il n'est pas du tout prouvé que le plan assez décousu soit celui auquel le Docteur Mauchamp se serait arrêté. Nous ne voyons donc aucun inconvénient à y substituer un autre plan qui a l'avantage d'éliminer certains chapitres relatifs au mariage, à la prostitution et aux vices, qui sont quelque peu scabreux et qui n'entrent pas dans notre sujet.

La sorcellerie est la croyance que l'on peut communiquer avec des forces invisibles mauvaises, les diables; à cette croyance s'ajoutent des recettes qui permettent cette communication.

Les diables ont été créés par Dieu, le vendredi peu de temps avant le coucher du soleil. Dieu était pressé. Il fit quelque chose d'imparfait. Il fut pris de court et ne put achever leurs pieds. Alors, il leur dit « Vous serez comme les hommes et vous vivrez avec eux sur la terre mais vous les verrez et ils ne vous verront pas! » Puis, il leur donna un sultan et les divisa en tribus. Il y a douze ans que le sultan est mort. » (p. 192).

Il y a sept variétés de diables qui, jamais, ne mangent de sel.

Les premiers se nourrissent d'os. Ils ont un corps d'homme, des pattes de poule, une tête de chien. Ils sont jaunes.

Les seconds se rapprochent des premiers. Ils vivent de squelettes.

Les troisièmes se nourrissent du contenu des estomacs de vaches. Ils ont une figure humaine, mais un seul œil au milieu du front à la manière des cyclopes. Ils sont rouges.

Les quatrièmes, aveugles et barbus, ressemblent aux Juifs, à cela près qu'ils ont des pattes de poule. La nuit, ils se mettent sous la dent tout ce qu'ils découvrent dans les maisons.

Les cinquièmes ont aussi des pattes de poule, mais ressemblent aux musulmans. Ils ne vivent que de mouton.

Les sixième sont des rabbins. Ils se nourrissent exactement comme les hommes, excepté qu'ils s'abstiennent de sel.

Quant aux septièmes, ce sont des nègres.

Il y a, parmi les diables, des chefs, un pour chaque jour de la semaine, des informateurs, des servants. Il y en a qui veillent à la sécurité des porteurs d'amulettes.

Il est un diable qui disparaîtra avec le dernier homme, c'est Sidna Azraïn ou Menkour el Aouer, ange de la mort. Moïse lui creva un œil, lorsqu'il vint pour le tuer, car il estimait que sa mission n'était pas terminée. Dieu calma le Prophète, qui mourut glacé par un baiser divin sur les lèvres.

Les diables apportent aux hommes la malchance et les maladies. Ils ne se montrent secourables que pour les sorciers.

Les bons sorciers sont les marabouts et les talebs, qui demandent l'assistance de Dieu.

Les sorciers, les vrais, font appel aux puissances infernales. Ici comme ailleurs, comme dans la messe noire, par exemple, le sorcier est un croyant qui retourne intentionnellement les rites de sa religion: « il fait sa prière à rebours, ses ablutions avec de l'urine, il emploie pour ses philtres des substances impures: écoulements menstruels, urine d'âne, excréments. » Il tient son pouvoir des diables avec lesquels il a conclu un pacte. Il demande que sa requête soit présentée au grand sultan, chef de la milice infernale. Le grand sultan lui confie un diable qui doit l'aider dans tout ce qu'il entreprendra. Reste à faire connaissance. Le candidat sorcier brûle des parfums magiques; la fumée s'épaissit: elle devient bois, serpent, enfin un beau jeune homme qui a dans la main un couteau ensanglanté. « C'est le khdim. Ils se souhaitent la bienvenue en se touchant les mains par le revers, puis ils se possèdent réciproquement. Après cela, le sorcier prend une petite boîte qu'il présente au

jeune garçon, lequel se rapetisse de plus en plus afin d'entrer dans l'étui que le taleb referme et porte désormais constamment sur lui. »

Le sorcier est alors prêt à l'action. Il est apte à se livrer sur autrui à la sorcellerie défensive et à la sorcellerie offensive.

Pénétrons d'abord dans le domaine de la sorcellerie défensive. Elle consiste à se protéger contre les mauvais sorts, les maladies, les envoûtements.

Les procédés de divination renseignent sur la question que les Arabes sont conduits à se poser: suis-je victime de la malechance et du méchant vouloir? La première chose à laquelle il y a lieu de porter attention est le présage. Certaines rencontres sont heureuses, d'autres malheureuses.

Cela porte bonheur de rencontrer à l'aube « deux serpents enroulés ensemble pour la copulation. » Par contre, un présage de mort certaine « est de se trouver dans la bissectrice de l'angle formé par les jambes d'une femme accroupie pour uriner, c'est le *khôrb* (angle ouvert), signe de très grand malheur. » Un autre présage de mort est de voir un coq monter sur son cheval. Il faut tuer le coq pour éviter la mort.

Les premiers mots que l'on prononce en s'éveillant ont leur importance en ce qui concerne la chance. On voit pourquoi les esclaves qui sont les premiers à pénétrer dans la chambre de leur maître portent des noms heureux, tels que *Missoud* (fortuné), *Fréka* (qui provoque la joie), *Salem* (saint).

L'art des anciens aruspices ne s'est pas complétement perdu. On discerne l'avenir dans les entrailles des animaux. Le sang de mouton tué à l'Aït el Kebir est reçu dans un plat où l'on a jeté sept grains d'orge, du charbon et du sel. On dit: « O présage, ô oracle, apporte-moi la nouvelle de tout bien et dis-moi ce qui arrivera dans l'année. » On laisse coaguler le sang. S'il se forme des dépressions à la surface, ou des trous ronds, signe d'abondance, ils représentent les silos; si ce sont des dépressions allongées, présage de mort, forme de tombe: si du sérum surnage en globules détachés, signe de pluie. Y trouve-t-on un brin de laine de mouton: abondance dans le troupeau; un fétu de paille y est tombé, abondance dans les récoltes. Après qu'on a dépouillé un agneau, on examine la partie interne de la peau, au niveau des flancs où deux poches se forment. Si ces poches sont gonflées, présage de richesse pour le propriétaire; si les poches sont plates, misère. »

Les rêves prémonitoires sont provoqués par la récitation du verset du Coran sur la nuit du kader, l'iillaht el kader, le 27e jour de carême. On ajoute: « Je te prie par ton nom super-

bement grand de me faire apparaître en rêve ce qui doit m'arriver; si c'est du bien, fais-moi voir du vert, du blanc ou de l'eau courante; si c'est du mal, montre-moi du rouge, du noir ou du feu brûlant. »

En France, lorsque nous voyons quelqu'un porteur de tatouages, nous sommes prévenus défavorablement à son endroit; nous y voyons le moyen de reconnaître les « gens du milieu ». — Originairement, le tatouage a une raison d'être. Le langage du monde invisible est le symbolisme. Nous atteignons certains plans et nous les influençons, grâce à des images et des signes sacrés. Si un individu a été marqué d'une façon néfaste par le destin (mauvaise signature astrale), il cherche à contrecarrer la « guigne » en se marquant de signes qui éloigneront les forces défavorables. Le Docteur Mauchamp écrit: « Un tatouage très répandu est celui employé contre la *Taba* (la poursuivante) qu'on appelle aussi *T'biia;* c'est le génie de la malchance qui poursuit, surtout, les enfants, contrecarre la richesse, la réussite, le bonheur. Ce tatouage, constitué par deux angles aigus croisant leurs côtés de façon à former un losange, est surtout porté par les femmes qui ont l'habitude de perdre leurs enfants, quand on suppose que ces malheurs arrivent par maléfice et que c'est le *Taba* qui est coupable. Ce tatouage se fait alors sur le tendon d'Achille au-dessus du talon. Le dessin est tracé avec une aiguille qui pique la peau; on introduit dans les piqûres de la poudre à canon et on y met le feu. Cela marque en bleu et c'est indélébile. » (p. 142).

Pour prévenir et guérir les tumeurs, les foulures, etc, on recourt également au tatouage.

Contre l'envoûtement d'amour, boire, le matin, un verre de vin où a macéré de la cannelle, du curcuma, de la fénina, sept cloportes (!), dix graines de la plante tafrifert et de la selle humaine brûlée. Contre l'ensorcellement, on recherche le sorcier avec l'aide des morts et on a recours à de bizarres cérémonies avec une poule noire.

La sorcellerie offensive se sert du mauvais œil, d'amulettes et de philtres pour l'amour, rend impuissant, brouille les amants, fait dépérir, communique la syphilis et la folie. Les procédés employés sont à la fois grotesques et détestables. Le mécanisme consiste à agir par une statuette ou des formules sur la sensibilité de la personne à qui l'on veut nuire. La sorcellerie est malheureusement très répandue dans ce pays où règnent encore trop la crédulité et la sensualité.

Bertrand CLAREL

LES GRANDES DÉESSES

Ishtar

Ishtar est la grande déesse sémitique. Astronomiquement, elle correspond à la planète Vénus, mais les sages d'autrefois, soucieux surtout des influences cosmiques à l'égard de la terre, avaient considéré l'étoile sous deux aspects: la Vénus du soir, celle que les Grecs appelaient Hespérus et la Vénus du matin qu'ils appelaient Phosphoris ou Porte-lumière, du nom, depuis décrié, de Lucifer. Ainsi divisée d'elle-même, la déesse correspondait à la fois au crépuscule du corbeau et au crépuscule de la colombe. Le soir, elle apportait la volupté aux êtres mais, le matin, retrempée dans le mystère des eaux maternelles, elle ramenait la lumière vierge dans un renouveau d'activité. Nous verrons cette apparente antinomie se reproduire à l'égard de toutes les forces féminines dont la complexité a demandé souvent, pour être acceptée de la foule, des explications que les adeptes ne pouvaient donner qu'en partie.

Ishtar matinale est la guerrière, la victorieuse, l'Ishtar d'Arbèles qui défendait le sol de la patrie dès le temps des rois d'Our, le temps où Abraham poussait ses longs troupeaux sur le sol de Chaldée. On voit son nom revenir souvent sur les stèles et sur les briques où s'inscrivent les documents cunéiformes. C'est elle et Assour, le dieu de la race qui, par leurs efforts conjugués, donnent la victoire aux armées. C'est à elle que les généraux et les sars consacrent les dépouilles et sacrifient les prisonniers. Elle est belle et terrible et, devant sa

statue dressée l'arc au dos, les flèches au poing, on ne pense guère aux choses folâtres. Ishtar nocturne est l'amoureuse; elle est, surtout, la déesse des incarnations et des renaissances et, si elle protège les plaisirs charnels, c'est surtout parce qu'ils sont le moyen grâce auquel les renaissances s'accomplissent. La pudeur est inconnue à ses autels. Elle veut l'abandon des femmes, de toutes les femmes, sauf une dont la mission est d'être une épouse divine, la mère de tout un peuple. C'est à la grande Ishtar que sont offertes les prostitutions sacrées, ces nuits de Babylone où toutes les vierges sont à vendre, depuis la fille du roi jusqu'à celle du plus obscur des bateliers. Toutes les vierges, sauf une. Et c'est justement de ce point que nous devons nous placer pour sentir combien il serait grave de juger toute une religion, toute une évolution racique de notre propre point de vue, avec cette étrange ironie qu'on porte souvent aux choses de l'amour.

Ce respect d'une seule vierge correspond aux mystères d'Ishtar et, tout ensemble, aux mystères de la nature et à ceux de la réincarnation. Au moment où la terre perd sa parure, où tout ce qui a fait la grâce du monde disparaît sous les coups de l'hiver, la déesse, qui représente cette fécondité unie à tant de grâces, lamentait la mort du printemps sous le nom de son bien-aimé Tammouz. Désespérée, elle descendait au monde souterrain pour réclamer celui qui était cher à sa sombre sœur, Allat, la déesse des morts. Elle savait, la déesse claire, que sa sœur est son ennemie et qu'elle ne devait attendre aucune clémence de sa part. Mais l'amour est fort; il est plein d'audace et Ishtar, espérant contre toute espérance, descendait aux Enfers, décidée à tous les sacrifices afin que Tammouz pût revenir, afin que la terre fût de nouveau fleurie, car les deux faits sont inséparables.

Elle pensait que l'entrée de ce lieu redoutable lui serait interdite et, déjà, elle se préparait à la bataille. Mais un rigide serviteur ouvrait la porte à son premier appel. Selon « les antiques lois », il lui donnait la permission de pénétrer dans le lieu caché en échange de la grande tiare de sa tête; à la seconde porte, le même rite se renouvelait en échange des boucles d'oreilles, à la troisième, du collier, à la quatrième, de l'éphod des seins, à la cinquième les bracelets et les armilles, à la sixième, la ceinture de ses flancs, à la septième, le dernier voile de sa pudeur. C'est toute nue et désarmée que la déesse de la vie devait pénétrer dans l'antre des morts et subir, sans mot dire, les malédictions de sa jalouse sœur et se laisser frapper de soixante-dix plaies.

Victorieuse, Allat abusa de son triomphe. Non seulement elle ne rendit pas à Ishtar celui qu'elle aimait, mais elle retint sa sœur captive en dépit des promesses faites. Et, sur la terre et dans le ciel, tout ce qui était l'amour et la joie disparût avec la déesse. Les êtres cessèrent de s'unir par l'amour; les plantes furent frappées de stérilité et le grain semé dessécha dans les flancs taris de la terre. Dans la désolation commune, on oublia tout, même les sacrifices qui doivent être faits aux dieux, et les dieux pâtirent comme des mortels de la férocité d'Allat. C'est alors qu'ils intervinrent pour qu'Allat rendît à Ishtar celui qu'elle aimait et, au monde, celle qui en fît toute la beauté. La mauvaise puissance fut vaincue à son tour. Dans une aube radieuse, Ishtar reparut au jour, refleurie de toutes ses parures magiques et portant dans ses bras le ressuscité qui est l'amour et la jeunesse.

Or, chaque année, pendant les fêtes de la déesse, une vierge pure entre toutes les prêtresses, devait faire le même chemin, mais inversement. Elle devait monter, seule dans la plus haute chambre de la ziggurath. Elle devait entrer, seule et nue, dans la chambre du dieu souverain et y passer toute une année sans voir âme qui vive, sans y entendre une parole. La nourriture nécessaire lui était apportée presque subrepticement, et la brise du matin, le chant de la pluie, la voix hurlante des grands vents, la voix silencieuse et plus puissante que toutes, la voix qui descend des étoiles étaient les seules qu'il lui fût permis d'écouter pendant cette longue réclusion. En descendant, elle rendait compte des visions qu'elle avait eues, des révélations qui lui avaient été faites et elle en restait à jamais marquée, éloignée de toute vie.

Le jour de cette fête, la vierge élue était parée des ornements de la déesse et, conduite par les prêtres, elle était placée au pied de la tour et les peuples prosternés regardaient de loin la déesse Ishtar dans les parures de sa gloire, monter au sommet de la tour. A la première enceinte qui était noire, et portait le nom d'Adar-Saturne, elle devait remettre au gardien du seuil la tiare sacrée de sa tête. A la seconde qui était bleue et portait le nom de Mérodack-Jupiter, elle donnait ses boucles d'oreilles. A la troisième qui était rouge et portait le nom de Nergal-Mars, elle remettait son collier. A la quatrième qui était rose et portait le nom d'Ishtar, elle ôtait l'éphod de ses seins. A la cinquième qui était verte et appartenait à Nébo-Mercure, elle livrait les anneaux de ses bras et de ses pieds. A la sixième qui était d'argent, elle quittait la ceinture de ses flancs et, à la septième qui était d'or et appartenait au Soleil, elle quittait son dernier voile, car

elle se livrait au Dieu. Une profane terreur s'appesantissait sur le peuple, car de grands mystères allaient s'accomplir.

Eudiaste, toi qui comprends les choses secrètes, tu ne peux être étonné de ce rite et tu ne saurais voir rien d'impur dans ce corps ainsi dénudé qui gravit les marches célestes pour attirer sur Babylone la bénédiction des étoiles. Tu comprends que, si la déesse se dévoile partiellement à chaque porte, c'est pour abandonner les emblèmes de sa puissance, car elle descend vers la mort pour obtenir le salut de tous, et sa beauté ainsi dénudée prend un caractère de pureté mélancolique assez étrange à rencontrer dans cette religion assyrienne que nous trouvons brutale dans sa forme, sans nous demander ce qu'elle nous cache. Ishtar descend comme une victime dans le pays de la mort et de la haine pour que ce qui a été confié à la terre retrouve le chemin de la vie « si le grain ne meurt ». Et les dieux heureux, qui ne sauraient supporter la haine, lui rendent la justice, qui, pour elle, est l'amour et la beauté.

Mais, en ce qui concerne la vierge, le symbolisme nous devient encore plus accessible. Si nous voulons atteindre la demeure des dieux, la véritable initiation, nous devons quitter tout ce qui est de ce monde. Cela ne veut pas dire que nous devons renoncer à la vie agissante et prononcer des vœux, mais que nous devons vivre dans la vie en accomplissant nos devoirs, mais sans attacher aux biens matériels plus d'importance qu'ils ne méritent. L'argent est un bon serviteur et un mauvais maître, dit le proverbe, et il a grandement raison. Si nous avons charge d'âme, nous ne saurions réduire plus qu'il faut le bien-être d'une famille qui dépend de notre travail et de nos efforts; nous ne pouvons supprimer la nourriture, le vêtement, l'instruction, et tout cela représente des sommes de plus en plus considérables. Force nous est donc de les acquérir par la seule voie licite qui est celle du travail. Mais, une fois nos devoirs satisfaits, nous pouvons restreindre bien des choses sur les vanités de la vie et nous devons restreindre bien des choses sur les défauts que nous avons et qui nous alourdissent sur le chemin ardu qui conduit au Temple.

Laissons à la première porte notre orgueil, à la seconde la sensualité, à la troisième la colère, à la quatrième la luxure, à la cinquième le mensonge et l'envie, à la sixième la paresse et à la septième l'orgueil, le plus tenace de nos hôtes et nous aurons ôté de nous tout ce qui nous retient dans ce monde des changements et nous force d'y revenir. C'est le symbolisme de la vierge ainsi dépouillée. Elle renonçait à tout et à elle-même,

et c'est pour cela que le Dieu la visitait comme une épouse et qu'elle demeurait à jamais éblouie par ces noces divines.

Porte par porte, existence par existence, nous suivons la route de l'évolution et, tant que nous ne le savons pas, nous y traînons des pas sans hâte et nous y souffrons d'une révolte constante à l'égard des maux qui nous frappent. Tant que nous ne savons pas quelle est l'utilité de ces douleurs que nous avons à endurer, nous perdons notre temps sur les chemins du monde. Mais le jour vient — il vient toujours, — où nous avons enduré assez de maux, où nous avons abandonné assez de nos erreurs et de nos fautes pour qu'une porte nous soit ouverte.

Dès que nous sommes sur la voie, rien ne nous semble plus difficile et c'est un piège dont nous devons nous défier, car nous aurons encore bien des peines et nous nous désespérerons ensuite, si nous les croyons abolies. Non. Des épreuves nous attendent, mais nous possédons un bien que rien ne doit plus nous ôter: une immortelle certitude. Alors, le dépouillement peut être douloureux, il nous laisse toujours une joie; nous savons qu'il n'est pas inutile et qu'il nous en sera tenu compte. Nous savons que les plus beaux joyaux sont arrachés de notre cœur et de notre âme, mais nous savons que, tout en haut de la tour, après la pénible montée, la chambre du dieu nous attend, toute formée de l'or solaire, et que la lumière la baigne alors que sont dans l'ombre toutes les autres parties de la terre.

C'est parce qu'elle s'allume la première et qu'elle est la dernière à s'éteindre qu'Ishtar est la déesse de la beauté. Elle nous montre la précieuse harmonie du monde qui est tout ensemble clarté et travail, amour et puissance. Amante ou guerrière, elle défend les siens ou elle fait vivre sur la terre toutes les fleurs, tous les fruits, toutes les moisons qui sont la subsistance des hommes. Mais elle peut davantage: c'est en marchant sur sa trace, sur la voie ascendante du dépouillement, que nous atteindrons la clarté sans ombre, la vérité définitive.

Eudiaste, le véritable amour ne se contente pas de son plaisir et de son bien. Ce qu'il veut, c'est la joie de tous les êtres, la plénitude de leur salut en ce monde et en l'autre. Ishtar, la première éveillée et la dernière couchée, veille sur le monde et sur toi. Elle t'enseigne l'harmonie. Elle te promet, par ta propre action, ce que tu souhaites le plus: la possession des Vérités éternelles dans leur forme la plus sublime, la Sérénité:

EUDIA

Henri DURVILLE

LES SACREMENTS

par Mme Anne OSMONT

(Voir depuis le numéro de Mai 1934)

II. — La pénitence

S'il est un besoin inné dans la nature humaine, c'est celui de se confier, de dire ses peines et même ses torts et de puiser dans la force d'autrui le moyen de les supporter ou de les réparer, car cette conception de la « satisfaction », de la pénalité rituelle imposée au pécheur n'est pas seulement chrétienne ou catholique, comme on fait semblant de le croire, mais appartient à tous les temps et à toutes les religions.

Pour se pénétrer de cette vérité, il suffit de se rappeler que, dans la plupart des religions, la maladie est considérée comme la suite logique du péché; le péché a écarté la divinité protectrice, en suite de quoi les esprits mauvais se sont donné carrière et le pécheur est tourmenté moralement ou physiquement par les démons qui ont pu l'investir. Seul le sorcier d'abord, plus tard le prêtre, ont été à même de rétablir l'ordre, de chasser l'être indésirable et, ce mauvais hôte parti, de purifier l'homme de ce contact d'abord, puis de la faute qui l'a causé, et de lui attirer, enfin, le pardon et le retour de la divinité chassée.

Cette vue de la maladie a ses défenseurs, même parmi les médecins les plus modernes, et le *Voile d'Isis* publiait récemment un lumineux article du Docteur Vergnes sur *le Péché, origine de la maladie*, pensée fort admissible, même à première vue, puisque le péché contrevient au rythme et que ce rythme est, matériellement, la santé. Mais c'est un point sur lequel nous nous étendrons en traitant de l'Extrême-Onction.

On a donc toujours voulu se débarrasser de son péché, et non seulement pour recouvrer la paix de la vie physique, mais, surtout, au moment de pénétrer dans le monde inconnu des morts. C'est pourquoi dans certaines civilisations fort avancées,

quoique fort différentes de la nôtre, ceux qui tenaient à mener joyeuse vie remettaient aux dernières heures de leur existence cette confession nécessaire — comme agissent encore les viveurs d'aujourd'hui qui ont de bons sentiments et une mauvaise conduite. Mais, tout comme à présent, il arrivait que la mort ne tenait aucun compte de ces combinaisons et que, pour avoir trop attendu, le pécheur partait lourd de fautes, au grand chagrin de ses proches qui ne prenaient pas ce fait à la légère.

Pour que le sorcier, le prêtre ou l'homme-médecine puissent rendre au malade la santé perdue par sa faute, il fallait bien que cette faute lui fût connue; c'est pourquoi la confession faisait partie du traitement; et les apologistes chrétiens reviennent souvent sur ce point que l'on n'apporte aucune fausse pudeur à dévêtir son corps devant le médecin, à lui faire les confidences les plus humiliantes sur ses errements passés et qd'il n'y a nulle raison — bien au contraire — à faire moins de sacrifices, à prendre moins de soins de notre âme immortelle que du corps périssable.

Un point assez curieux quand on étudie la confession des péchés dans les diverses races, c'est l'importance donnée à l'adultère non-seulement de la femme mais du mari parmi les péchés à confesser. Nous pouvons dire que, dans l'Afrique noire, c'est presque le seul péché qui soit grave, en dehors de certaines impuretés rituelles qui n'ont rien à voir avec la volonté: par exemple, on est souillé pour avoir vu les excréments d'une hyène, et d'autant plus souillé que l'ordure se trouvait plus proche de votre maison.

Le péché ne nuit pas seulement à la santé physique, l'altération du rythme qui en est la conséquence est également préjudiciable aux affaires de l'époux et même du clan. Au Libéria, si un homme est trop malchanceux ou trop maladroit à la chasse, on tient que sa femme se conduit mal. Il retourne donc vers elle et lui ordonne de lui dire avec qui elle a eu des relations coupables. Si elle parle franchement, ils tuent ensemble un poulet comme sacrifice expiatoire et la femme conclut: « Il n'y a plus rien dans mon corps. Je n'ai rien caché ». Alors, la coulpe est effacée, le mari retourne à la chasse, et s'il ne tue rien, c'est qu'il est un maladroit.

Chez les Ewé, comme partout ailleurs, on considère que la naissance des enfants est un bienfait des dieux. Si, donc, une femme souhaite des enfants, elle doit se mettre en état de pureté avant de concevoir. Le mari la questionne sur son adultère possible. S'il y a quelque doute, et même si elle avoue, elle ne

peut sans mourir toucher au bassin des sacrifices où repose l'âme des ancêtres; or, le sacrifice est nécessaire. Le mari conduit sa femse au prêtre qui doit recevoir sa confession dans un endroit écarté, de manière à ce que personne ne puisse entendre; ensuite, il lui donne l'absolution en l'aspergeant d'eau. Si elle a caché quelque faute, elle meurt ou accouche d'un enfant mort-né. Si elle s'est confessée sincèrement, sa faute est effacée.

Chez les Béchuana, le voleur peut mourir à la prière du volé; mais s'il se confesse, il est en sûreté. Je veux croire que le confesseur lui donne comme pénitence la restitution de l'objet ou de son équivalent, si l'objet du litige est détruit ou mangé.

Chez les Fans, la maladie venant du péché, le sorcier vient confesser le malade et, par les rites appropriés, le libère du poids de ses fautes. Mais si le malade meurt tout de même, le prêtre sorcier ne peut être mis en cause — c'est le mort qui a tort: il avait caché une faute grave, et il en est puni.

Chez les Kikugas, les dieux bienveillants avertissent le pécheur par des présages que ses fautes sont sérieuses et qu'il a attiré sur lui la colère divine. Alors, saisi de crainte, il va trouver le prêtre et le conduit dans un endroit écarté, en plein air. Tous deux s'asseyent sur le sol et le pénitent dit tout ensemble quels furent les dangereux présages et les péchés qui les ont causés. Quand il a fini, il crache le plus loin possible pour expulser tout ce qui peut être mauvais en lui. Mais les choses ne vont pas toujours aussi facilement. Si le pécheur a commis telle faute dont il a conçu une honte plus forte, il ne sait trop comment la dire. Alors, le sorcier lui tend son bâton, il va un peu plus loin, se confesse au bâton et le rapporte au confesseur. Celui-ci dit: « Dieu qui es devant, enlève-lui son péché; Dieu qui es derrière, Dieu qui es à droite, Dieu qui es à gauche enlève-lui ses péchés. Je t'enlève tes péchés, ceux que tu connais et ceux que tu ne connais pas ». Il pose la main sur le cœur du pénitent et fait le geste d'en arracher quelque chose et de le jeter au loin. C'est le rite d'absolution. Il est à remarquer ici que, comme en Egypte, c'est le cœur qui pèche et qui doit être absous ou puni.

Il ne faut pas croire que les noirs de l'Afrique sont les seuls à posséder des rites de confession et dire que ce sont des mœurs de sauvages. Bien au contraire, plus nous allons vers les régions civilisées, plus la confession est requise et plus elle comporte de rites purificateurs.

L'Inde védique ordonne déjà la confession et surtout pour les fautes d'un caractère purement moral comme le mensonge

et le faux serment. C'est Varouna, dieu des eaux supérieures, qui est chargé de l'absolution et du châtiment.

Quand on veut pratiquer en grand le sacrifice du feu ou qu'on veut célébrer pleinement la fête de *Varouna praghasa,* au début de la saison des pluies, dans la pleine lune du Cancer, toute la famille doit être présente et en état de pureté rituelle. Le jeûne, les bains, la continence conjugale, tout est fait pour écarter des êtres humains ce qu'ils pourraient avoir de contradictoire à la pureté, car tous y prennent part. Comme le sacrifice doit être accompli sans effusion de sang, on fait les animaux avec des graines spéciales et, par le moyen de touffes de laine judicieusement disposées, on en indique le sexe, afin que le chef de famille offre un bélier et l'épouse une brebis. Quand l'épouse offre cette effigie, le prêtre lui demande si elle est chaste et, si elle a failli à ses devoirs d'épouse, elle doit le déclarer, quoi qui puisse arriver ensuite par la colère de son mari. Mais si, pécheresse, elle dissimulait son péché, la mort atteindrait ses enfants, spécialement le dernier-né. La confession faite, on brûlait les effigies animales en sacrifice d'expiation, après les avoir chargées des fautes de la maisonnée.

Les pénitences imposées aux pécheurs ne sont pas sans gravité. L'homme qui abandonne sa femme pour courir la prétentaine doit se couvrir d'une peau d'âne et mendier son pain pendant six mois dans ce honteux accoutrement.

Les lois de Manou sont formelles: « Par la confesion, par le repentir, par la récitation des Védas, le pécheur se délivre de sa faute et s'il n'y a pas d'autre moyen, par l'aumône ». Mais la confession et le repentir, et le ferme propos sont obligatoires, même quand il s'agit de souillures involontaires — et Dieu sait si la loi de Manou est prodigue à cet égard.

Ce ne sont pas, d'ailleurs, des rites périmés. De nos jours, la confession se pratique aux Indes et elle est plus spécialement en honneur chez les Jaïns, secte dissidente et fort rigide qui habite l'Inde du Nord. Ce sont, surtout, les moines et les novices qui se préparent à leur initiation qui mènent la vie la plus stricte et observent mieux le rituel. Pour ceux qui sont ainsi cloîtrés, l'examen de conscience le plus sévère doit être fait matin et soir et, si l'on se découvre un péché, il faut le confesser immédiatement à son supérieur ou *garnâ.* Si le fidèle se trouve hors de son couvent quand il vient d'examiner sa conscience, il se confessera à un autre moine ou même, faute de mieux, à un laïque. S'il est seul, joignant ses mains sur le sommet de sa tête, et, tourné vers l'Orient ou vers le Nord, il récitera ses péchés en s'adressant aux « Saints Sublimes ». L'es-

sentiel est de ne pas rester sous l'influence du péché. L'examen de conscience jaïn épouvanterait un trappiste. La possession du moindre objet est péché grave, fût-ce un flocon de laine qui s'est attaché au vêtement sans qu'on s'en aperçoive. Les pénitences sont inspirées du même esprit et véritablement cruelles.

On trouve la confession sous des formes quelque peu différentes en Chine et au Japon, surtout aux époques de calamité où l'on suppose que les péchés des hommes et des femmes ont attiré la colère de Dieu.

Mais la confession n'est pas spéciale à notre vieux monde et les conquérants espagnols reconnurent avec étonnement que, parmi les sacrifices les plus cruels, existaient des rites tout pareils aux nôtres, pratiqués dans une forme de la plus grande beauté. Je citerai seulement le Mexique et le Pérou, m'inspirant pour le premier du Père Sahagun et, pour le second, d'Aveâado.

Le Mexicain devait se confesser au moment des fêtes consacrées à quatre déesses qui étaient ensemble celles de la miséricorde et des plaisirs charnels: *Tiacapan*, *Tariu*, *Tlaco* et *Xocuyotsin*. C'étaient des déesses de l'eau; on leur demandait la purification, la fécondité des femmes et la santé des nouveau-nés.

Quand le pénitent était résolu à mettre sa conscience en ordre, il cherchait le prêtre et lui annonçait le désir qu'il avait de se confesser: « Seigneur, disait-il, je voudrais m'approcher du Dieu tout-puissant, protecteur de tous, Tezcalipoca; je voudrais lui dire mes péchés en secret. — Soyez le bien venu, mon fils, répondait le prêtre; ce que vous demandez sera fait pour votre bien et avantage. »

Il ouvrait alors une sorte de calendrier magique appelé *tonalamatl* et choisissait un jour propice: « Vous viendrez tel jour; il me paraît de bon augure pour que le bonheur accompagne votre bonne action. »

Le jour venu, l'indien achetait une natte d'osier dite *petatl*, semblable à celles qui portent encore ce nom au Mexique; il se munissait d'encens blanc appelé *copalli* et de bois pour le feu où cet encens devait brûler. Il allait alors au temple, balayait soigneusement une place pour y étendre la natte afin que le confesseur pût y être convenablement assis, il allumait le feu, y jetait de l'encens et disait, s'adressant à la flamme: « Vous, Seigneur, qui êtes le père et la mère des dieux, et la divinité la plus ancienne, sachez que vient ici votre vassal, votre serf; il est plongé dans la douleur parce qu'il reconnaît être tombé dans l'erreur, avoir glissé, trébuché sur quelques saletés peccantes et quelques graves délits qui ont mérité la mort; il vient, de tout

cela très peiné et opprimé. Notre Maître miséricordieux, qui êtes le soutien et le défenseur de tous, recevez sa pénitence, et écoutez en ses angoisess votre serf et vassal. »

Le prêtre avait écouté cette prière et quand elle était dite, il se tournait vers le pénitent et lui disait: « Mon fils, tu es venu en présence du Dieu qui est le protecteur et le soutien de tous; tu es venu lui communiquer tes mauvaises odeurs et pourritures intérieures; tu viens lui offrir les secrets de ton cœur; prends garde, ne te perds pas, ne cours pas à ta perte en commettant l'écart de mentir en la présence de Notre-Seigneur; mets-toi à nu, découvre toutes tes hontes, en présence de Notre-Seigneur qui s'appelle *yoalli-chacal* (la nuit et le vent), c'est-à-dire *Tezxatlipoca*. Il est certain que tu es devant lui quoique tu ne sois pas digne de le voir et qu'il ne te parle pas,parce qu'il est invisible et impalpable. Regarde donc comment tu viens, quel cœur tu apportes; n'hésite pas à avouer tes secrets en sa présence: raconte ta vie; dis tes actions de la même manière dont tu as commis tes excès et tes offenses. Répands toutes tes méchancetés en sa présence; raconte tout avec tristesse à Notre-Seigneur Dieu qui est le protecteur de tous et tient les bras ouverts, prêt à t'embrasser et à t'emporter sur ses épaules. Prends garde de rien omettre par honte ou par faiblesse ».

Le pénitent jurait de dire la vérité, toute la vérité, en posant la main droite à plat sur la terre et en baisant sur ses doigts la poussière qui pouvait y être restée. Il jetait de l'encens au feu et s'asseyait en face du prêtre considéré comme image de Dieu et son vicaire et parlait ainsi:

« O Seigneur, qui nous reçois et protèges tous, écoute mes mauvaises odeurs et mes pourritures. Je me mets à nu devant toi et j'expulse au-dehors autant de choses honteuses que j'en ai commises. Mes méchancetés ne te sont sans doute pas cachées, puisque tout est clair et manifeste à tes yeux ».

Il se confessait alors et devait le faire nettement, clairement, sans rien omettre et sans bredouiller de sorte que le confesseur ne pût rien comprendre. Les aveux finis, le prêtre disait:

« Mon fils, tu as parlé devant notre Seigneur Dieu, confessant en sa présence tes mauvaises actions. Je veux maintenant te dire en son nom ce que tu es dans l'obligation de faire. Au temps où les déesses appelées *Cinapiptin* descendent sur la terre, ou bien lorsque l'on célèbre la fête des déesses charnelles appelées *Ixcuiname*, tu jeûneras quatre jours, châtiant ton estomac et ta bouche. Quand arrivera le jour de la fête des divinités *Ixcuiname*, aussitôt que paraîtra l'aurore de la journée que tu destines à faire pénitence, tu traverseras ta langue de

part en part avec de petits fétus d'osier appelés *tlacoll*, et, si cela ne te semble pas assez, tu feras de même sur tes oreilles, le tout par pénitence, pour la rémission de ton péché et nullement pour t'en faire un mérite. Tu procèderas à cette opération de la langue au moyen d'une épine de *maguey* (c'est une sorte d'aloès); c'est par le trou ainsi pratiqué que tu feras passer les fétus d'osier prenant soin ensuite de les promener devant ta figure et de les lancer derrière toi par-dessus ton épaule. Tu pourras, si tu veux, réduire tous ces fétus en un seul, en les attachant les uns à la suite des autres, en eusses-tu trois ou quatre cents à passer ainsi par ta langue. Cela fait, tes saletés te seront pardonnées ».

Cette pénitence était celle des péchés très graves; pour de moindres offenses, on supprimait les fétus de paille et le jeûne des quatre jours était restreint à la suppression d'un repas au cours de ces quatre jours. Il y avait une autre pénitence qui était plus honteuse que pénible et qui semble avoir été celle des fautes contre la vérité:

« Tu iras faire l'offrande des morceaux de papier dans l'endroit où elle se fait d'habitude, et tu en couvriras les images que ta dévotion t'aura fait choisir, prenant soin de te livrer à des chants et à des danses devant elles. » Ou bien, pour les ivrognes:

« Tu as offensé Dieu en t'enivrant. Tâche donc d'apaiser le dieu du vin *Totochtin* et choisis la nuit pour cette pénitence. Tu t'y rendras le corps nu, ayant pour tout vêtement un papier par devant et un papier par derrière pour cacher tes parties honteuses, et quand, ta prière finie, tu voudras t'en retourner, il faudra jeter aux pieds de la divinité les papiers qui t'avaient couvert ».

Une fois la pénitence imposée, le confesseur prononçait une fort belle prière au dieu lui demandant de faire grâce au coupable, si ses aveux avaient été sincères et de le punir en cas contraire par une telle maladie que ses chairs tombassent en putréfaction; cette prière se terminait ainsi:

« S'il en est ainsi (si le pécheur éprouve une contrition réelle et un ferme propos évident de ne pas recommencer), il est juste que votre fureur contre lui et votre indignation s'apaisent, et que ses péchés soient oubliés. Puisque vous êtes un Seigneur très miséricordieux, qu'il vous plaise lui pardonner et lui rendre sa blancheur. Accordez-lui, Seigneur, l'indulgence et la rémission de ses péchés, par cette divine intervention qui coule du ciel comme de l'eau claire avec le pouvoir de purifier, et au moyen de laquelle votre Majesté fait disparaître les taches et

souillures que les péchés causent à l'âme. Faites, Seigneur, qu'il s'en aille en paix, et ordonner ce qu'il doit faire. Qu'il se livre à la pénitence et, quant à vous, Seigneur, donnez-lui les inspirations dont il a besoin pour bien vivre. »

Il admonestait ensuite vertement le pénitent, lui rappelant que, lorsqu'il était sorti des mains de *Quetzalcoatl*, il était pur et brillant comme une bulle d'or, mais que ses tares et ses fautes avaient fait de lui une ordure repoussante et que c'était seulement par une vie pure et mortifiée qu'il pouvait rendre à son âme l'éclat primitif dans lequel cette âme devait être représentée à la mort, devant le dieu créateur. Dieu seul pouvait l'aider en cette tâche ardue. Cependant, la confession qui venait d'être faite enlevait beaucoup de ces souillures et le reste disparaîtrait si la vie qui s'ensuivrait était régulière. Cette admonestation se terminait par l'absolution rituelle accompagnée de très sages conseils:

« C'est pour cela que je te prie de te relever et de faire tes efforts pour ne pas redevenir ce que tu as été. Tiens ta maison propre, si tu veux que les Dieux s'y plaisent. Sacrifie un esclave, mais ne te crois pas dispensé par ce sacrifice de te mortifier toi-même comme il a été ordonné. Fais des aumônes abondantes, dusses-tu te priver toi-même; viens, surtout, en aide aux malades; qu'ils soient pour toi une image de Dieu.

« Il n'y a plus rien à dire. Va en paix et prie le Seigneur de t'aider à accomplir ce que tu es obligé de faire, car il est le seul protecteur de tous ».

Les pénitences imposées peuvent nous sembler terrifiantes, mais nous devons dire que les effets de la confession mexicaine étaient aussi grands au point de vue social qu'au point de vue religieux. Le pénitent, par le fait de sa confession, était sous la protection des dieux. Même si ses péchés étaient des crimes, il était redevenu innocent. Aussi, quand les Espagnols eurent pris possession du Mexique, les délinquants allèrent-ils se confesser à des prêtres catholiques et leur déception fut considérable quand ils virent que l'absolution ne les soustrayait pas à la vindicte des lois.

Lorsque Pizarre s'empara du Pérou et que ses routiers détruisirent une civilisation merveilleuse qui ne peut être comparée qu'à la civilisation d'Egypte, ils y trouvèrent maintes cérémonies proches des nôtres et, spécialement, une forme de confession aussi stricte que celle du Mexique, mais dont les pénitences étaient loin d'être aussi rigoureuses.

La confession devait se faire au confluent de deux cours d'eau, dans un lieu appelé *cayan;* il y rencontrait le prêtre pré-

venu à l'avance et lui apportait certaines coquilles de diverses couleurs et des graines également colorées. Ces coquilles et ces graines étaient le symbole des péchés. Les prêtres les pilait à part et faisait de chacune un petit tas qui était passé sur une pierre polie à côté des autres.

Le pénitent prenait non seulement le prêtre mais toute la Nature à témoin du dessein où il était de se convertir:

« Ecoutez-moi, rochers qui m'entourez, écoutez-moi, plaines, et vous, condors qui volez, hiboux et chouettes, car je vais confesser mes péchés. »

Ces péchés devaient être dits tout haut, mais non en s'adressant au confesseur (*ichuri*), mais à une boule ou un anneau de coquillage appelé *mulla* qui était tenu au bout d'une épine de cactus. Quand tout était dit, le pénitent donnait la *mulla* au confesseur qui lui imposait une pénitence appropriée et l'exhortait à se mieux conduire. Ensuite, pendant qu'il prononçait les paroles d'absolution, le pénitent devait éparpiller dans l'eau la poudre des coquilles et des graines. Il se débarrassait ainsi de ses péchés. Après quoi le prêtre lui frottait la tête avec une pierre blanche dite *pasca* ou pardon, puis avec une farine blanche. Enfin, on lui lavait la tête avec l'eau du fleuve et, à la condition d'accomplir sa pénitence et de ne pas retomber dans ses péchés, il était entièrement absous.

On le voit, la confession, dans tous les pays du monde, a toujours comporté les mêmes éléments: l'aveu sincère des péchés, le repentir et la satisfaction ou pénitence imposée. Elle a toujours aussi comporté le secret absolu et c'est une chose merveilleuse de trouver cette discrétion jusqu'à la mort même chez les sorciers des races les plus dégénérées. Tant la vérité a de puissance!

Le sacrement de pénitence tel que le conçoit la religion catholique ne se présente donc pas sous un aspect différent, si ce n'est que peu de fidèles échangeraient volontiers les cinq paters et cinq ave de leur pénitence contre trois ou quatre cents fétus d'osier à se passer à travers la langue. Mais la donnée, en elle-même, est toute semblable et le chrétien qui accomplit ses devoirs religieux attend que, en échange de ses aveux, de son repentir et de la détermination bien nette de ne pas recommencer, la « miséricorde tombe sur lui du ciel comme une eau pure ».

Pour comprendre d'où nous vient cette méséricorde, il faut admettre une autre conception, également commune à toutes les religions, celle de la réversibilité. L'homme pécheur ne peut rien offrir, pas même sa vie, qui puisse représenter une

satisfaction équivalente à l'outrage qu'il a fait à la Divinité en contrevenant à ses ordres. Pour y parvenir, autant que faire se peut, il a offert une victime qui a été censé le représenter dans le sacrifice expiatoire. Au Mexique, ce sera l'esclave dont on arrachera le cœur pour l'offrir au soleil purificateur. En Grèce, ce sera le taureau ou l'agneau, de même que dans la tradition biblique. Dans l'Inde, qui répugne aux sacrifices sanglants, ce seront des animaux mais toujours, comme dans la formule musulmane du sacrifice offert à la naissance d'un enfant, ce sera: « A la place de mon fils que voici, je t'offre vie pour vie, sang pour sang, tête pour tête, os pour os, poil pour poil, peau pour peau. »

Cela peut paraître brutal et l'est en réalité. Aussi les religions véritablement spiritualistes ont cherché d'autres moyens satisfactoires où le sang n'est pas répandu, surtout le sang des victimes involontaires. Il s'est donc trouvé, dans toutes les religions, des sages, souvent des initiés et surtout des initiées qui ont offert leur virginité et leur pénitence pour le salut de ceux qui ne prient pas et ne mortifient pas leur corps. Cette chasteté — par exemple, celle des vestales — est le rempart de la cité et, dans des peuples infiniment moins policés que les Romains, nous voyons que la chasteté de l'épouse garantit la vie du mari parti pour la guerre ou le voyage maritime, aussi bien que son succès à la chasse. Cette privation, si c'en est une, apaise les divinités et les rend bienveillantes. De même, dans ces collèges de prêtresses vierges. Voyons-nous les créatures les plus parfaites s'infliger de véritables supplices (comme faisaient les hommes du Mexique et du Pérou) pour apaiser la colère des Dieux, détournant ainsi les fléaux qu'attire sur la terre la conduite mauvaise de l'humanité.

Cette conception, on ne saurait trop le répéter, est générale sur la terre. Partout, au moment de partir en guerre ou de se mettre en grand risque, non seulement les intéressés prient, ce qui n'est que trop naturel, mais tout le pays — et surtout les êtres les plus purs — jeûne, prie et se mortifie. Lorsqu'un grand temple de Tohio fut rasé par un tremblement de terre, plusieurs vierges de la plus haute noblesse demandèrent comme une grâce d'être enterrées vivantes dans les fondations du nouveau temple, en vue du salut de l'Empire. Par les mérites de ceux qui souffrent en faveur des autres, un trésor de grâces se constitue qui joint les eaux supérieures de même que les actions néfastes et volontairement commises accroissent le « satellite noir » dont nous parlerons quelque jour.

Tout le christianisme réside dans la certitude que le verbe, Fils de Dieu, s'est incarné sur la terre, « a souffert sous Ponce-Pilate, a été crucifié, est mort » pour l'expiation de nos fautes. Nulle autre victime que Dieu ne pouvait satisfaire Dieu à l'égard des péchés commis depuis Adam et qui avaient détruit le rythme de la création telle que Dieu l'avait voulue. Mais, cette Rédemption ne pouvait être faite que si l'homme y participait, si sa contrition, son véritable et profond regret de ses fautes, si la ferme volonté de n'y pas retomber se joignaient au sacrifice divin et, en même temps, à la pénitence volontaire — bien légère de notre temps — qui attache le pécheur au sacrifice de son Dieu.

Si le pécheur remplit ces conditions faciles, le sacrifice de Jésus se répercute sur lui; la formule sacrée de l'absolution fait descendre sur l'âme repentie « l'indulgence et la rémission des péchés par la divine intervention qui coule du ciel comme de l'eau claire avec le pouvoir de purifier ». Je reprends la formule mexicaine, parce qu'elle prouve à quel point tous les peuples ont souhaité le salut promis à tous et que la pénitence apporte avec la paix divine aux cœurs de bonne volonté.

La seule nécessité est une confession complète faite au prêtre, seul en état de nous absoudre, non par la vertu de ses mérites, quels qu'ils soient, mais en vertu de l'initiation conférée à lui par le sacrement de l'Ordre et qui, selon l'expression évangélique, lui donne le droit de lier sur la terre ce qui sera lié dans le ciel, de délier sur la terre ce qui sera délié dans le ciel, car « les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez ».

(à suivre)

Anne OSMONT

LES REVUES

Les Forces spirituelles :

Le numéro d'Août publie d'intéressantes études:
M. Henri Durville: *La lumière magnétique.* — Mme Anne Osmont: *L'auréole des saints.* — M. Henri Durville: *Le magnétisme et la lumière.*

Prix du numéro: 1 fr. 25 (par poste, France: 1 fr. 40, étranger: 1 fr. 55). Abonnement pour 1934, France et Colonies: 14 fr., étranger: 16 fr. Tous les abonnements partent de janvier. S'adresser directement à nos bureaux.

INFORMATIONS EUDIAQUES

Pour la création de l'Eudianum

En Juin, nous sont parvenus les dons suivants:

Mme Micod Hélène (2e versement), 20 fr. — Mme Lenoir Marie (2e versement), 40 fr. — M. Chastagnier Augustin (3e versement), 33 fr. — Mlle Hardel Clotilde, 20 fr. — M. Cattellin Louis, 52 fr. 25. — Mme Bos (9e versement), 20 fr. — Pour la réalisation de l'*Eudianum*, 10 fr. — M. Becq Maurice (3e versement), 20 fr. — M. A. (95e versement), 25 fr. — Mme Touchard Félicie, 20 fr. — Mme R. (2e versement), 10 fr. — M. Agnépy (11e versement), 25 fr. — Mme Guimier Marie, 35 fr. — Mme Ferry Antoinette (2e versement), 3 fr. 10. — Mme Kung Marie (2e versement), 20 fr. — Mme Evain Maria, 20 fr. — Mlle Terrasse Claudia, 20 fr. — M. et Mme H. (29e versement), 40 fr. — Mme Veuve Gravey (69e versement), 10 fr. — M. Becq Maurice (4e versement), 30 fr. — Mme Lamberton Marie, 30 fr. — Mme Favien Yvonne, 30 fr. — M. Potillion Georges, 50 fr.— M. Blot François, 60 fr. — Mme Valès Léonie (11e versement), 5 fr. — Mme Palazzoli (10e versement), 10 fr. 20. — M. Muriel Marcel (20e versement), 100 fr. — M. Hornez Lucien, 20 fr. — Mme Bloin (4e versement), 10 fr. — M. Réservat Paul (4e versement), 8 fr. — Mme Rousselle, 300 fr. — Mme Rodrigue E., 20 fr. — M. Richard Marius, 20 fr. — Mme Rampin Louis (13e versement), 5 fr. — M. Creusevaux Germain (6e versement), 10 fr. — M. R. B. (12e versement), 25 fr. — M. Girier Lucien (21e versement), 100 fr. — M. Battist J. L., 20 fr.— Mme Hélie Suzanne (2e versement), 25 fr. — M. Hélie Henri (6e versement), 25 fr. — Mlle Guilhem Mathilde, 20 fr. — M. Deleuil Philippe (55e versement), 10 fr. — Mme Lenoir A., 60 fr. — Mlle Barate Louise (25e versement), 20 fr. — Mme Gary Jane, 35 fr. — Mlle Bellet Lucienne, 20 fr. — Mme Privas (12e versement), 5 fr. — M. Bocquet Eugène (9e versement), 50 fr. — M. Baleyte H. (8e versement), 34 fr. 50. — Mme de Lapérouse (2e versement), 70 fr. — Mlle Giraud Anaïs, 200 fr. — Mme R. (69e versement), 10 fr. — Mme Devaux (4e versement), 42 fr. 30. — Mme Bérard Suzanne (3e verse-

ment), 13 fr. — M. Simon Octave (2e versement), 15 fr. — Mlle Gauthier Antoinette (6e versement), 38 fr. — Mme Léveillé Cohen, 20 fr. — Mme Ladieu Léontine, 20 fr. — Mme Richerme (7e versement), 5 fr. — Mme Veuve Gravey (70e versement), 15 fr. — Mme H. (30e versement), 20 fr. — Mme Roche, 20 fr. — Mlle Ernoult R., 20 fr.— Mme Henriot Angèle, 25 fr. — M. Breton Joseph (3e versement), 15 fr. — Mlle Gazagues Yvette (2e versement), 15 fr. — Mme Dedieu Marie, 20 fr. — M. R. B. (13e versement), 20 fr. — Mme Theillet Florentine (67e versement), 10 fr. — M. Mercier Etienne (30e versement), 23 fr. 75. — Mlle Rabuel Lucie, 15 fr. — Mme Bivel Réal, 88 fr. 75. — M. Fonfraid Adrien (13e versement), 5 fr. — M. Pomet Joseph, 40 fr. — Mme Picq (11e versement), 10 fr. — Mlle Picq Suzanne (23e versement), 10 fr. — Mme Laudrel Rosa (28e versement), 125 fr. — Mlle Demeillers Louise (11e versement), 40 fr. — M. Cauvin Ernest (12e versement), 50 fr. — Mme Loriot (29e versement), 20 fr. — M. Rosse, 20 fr. — M. Renard Amand fils (24e versement), 50 fr. — Mme Lecardennec Albertine, 20 fr. — Mme Guilbert Suzanne, 20 fr. — M. Adam André (4e versement), 20 fr. — M. P. (11e versement), 40 fr. — M. Greff Joseph, 20 fr. — Mme de Rivasson Marguerite (2e versement), 20 fr. — M. A. (96e versement), 20 fr. — Mlle Edom Augustine, 20 fr. — Une âme heureuse d'avoir souffert (54e versement), 10 fr. — Mlle Ledreux Madeleine (44e versement), 25 fr. — M. Boucaut René (24e versement), 3 fr. — M. Bourquel Pierre, 20 fr. — Mme Rousselle (7e versement), 100 fr. — Mme Vandenburie (2e versement), 10 fr. — Mme Veuve Gravey (71e versement), 5 fr. — Mlle Lacan Marie, 20 fr. — Mme Odièvre Marie, 25 fr. — Mme Delaroque, 20 fr. — Mme Lefrançois Berthe, 60 fr. — Mme Vincent B, billet n° 42.310, remboursé à 200 fr. — Soit: 3.389 85

Listes précédentes	304.411 50
Total au 30 Juin	307.801 35

Que tous nos généreux donateurs trouvent ici une nouvelle expression de notre profonde gratitude.

Liste des Eudiastes (docistes)

Ont été inscrits en Juin comme docistes:

4.057 Mlle Hardel Clotilde. — 4.058 M. Cattellin Louis. — 4.059 M. Cattellin Alphonse. — 4.060 M. Cattellin Marie. — 4.061 Mme

Cattellin Marie. — 4.062 Mme Touchard Félicie. — 4.063 Mme Guimier Marie. — 4.064 Mme Lamberton Marie. — 4.065 Mme Favien Yvonne. — 4.066 M. Favien Henri. — 4.067 M. Potillion Georges.— 4.068 M. Blot François. — 4.069 Mme Blot. — 4.070 Mme Rodrigue E. — 4.071 M. Richard Marius. — 4.072 M. Battist J. L. (Haïti). — 4.073 Mlle Guilhem Mathilde. — 4.074 Mme Lenoir A. (Suisse). — 4.075 Mlle Duvoisin Marie (Suisse). — 4.076 Mlle Duvoisin Louise (Suisse). — 4.077 Mme Gary Jane. — 4.078 Mlle Bellet Lucienne. — 4.079 M. Diacquenod Henri. — 4.080 Mlle Giraud Anaïs. — 4.081 Mme Léveillé Cahen. — 4.082 Mme Ladieu Léontine. — 4.083 Mme Balac Anne. — 4.084 M. Ladieu Ferdinand. — 4.085 Mme Roche. — 4.086 Mlle Ernoult R. — 4.087 Mme Veuve Henriot Angèle. — 4.088 M. Breton Philibert. — 4.089 Mme Breton Valentine. — 4.090 Mlle Breton Jeanne. — 4.091 Mme Dedieu Marie. — 4.092 Mlle Rabuel Lucie. — 4.093 Mme Bivel Réal. — 4.094 M. Pomet Joseph (Cameroun). — 4.095 M. Rosse. — 4.096 Mme Lecardennec Albertine. — 4.097 Mme Guilbert Suzanne. — 4.098 Mme Grémare Odette. — 4.099 Mme P. — 4.100 Mlle P. — 4.101 M. Greff Joseph. — 4.102 Mlle Edom Augustine. — 4.103 M. Bourquel Pierre. — 4.104 Mlle Lacan Marie. — 4.105 Mme Odièvre Alice. — 4.106 Mme Delaroque. — 4.107 Mme Lefrançois Berthe. — 4.108 Mme Tremblot Jeanne. — 4.109 M. Tremblot Louis.

Les Eudiastes dont le nom n'est pas suivi de la désignation d'un pays résident en France.

La Loterie Nationale et l'Eudianum

Nous rappelons dans quelles conditions les Eudiastes peuvent participer à la Loterie Nationale par notre intermédiaire et selon la suggestion qui nous en a été faite par M. Jacques Vaussanvin. Deux modalités de souscription se présentent:

1°. — L'adepte abandonne à notre œuvre la totalité du gain éventuel;

2°. — L'adepte se réserve une partie du gain. Si le billet sort, M. Henri Durville lui enverra, sitôt le lot touché, la quotité qui serait convenue au versement des fonds.

La première éventualité (tout gain abandonné) permet aux Eudiastes de souscrire par des versements dont ils fixent, à leur gré, l'importance. Les souscriptions entières ou partielles sont groupées

en une seule liste et il est acheté des billets dans la mesure des sommes reçues.

La deuxième éventualité nécessite des versements de 100 fr., ou d'un multiple de cette somme, puisque le souscripteur se réserve une quotité du gain, quotité qu'il fixe lui-même et qui est donc essentiellement variable d'un souscripteur à l'autre.

Voici l'indicatif des billets qui sont actuellement en notre possession:

Billet dont la totalité du gain est abandonnée à l'*Eudianum:*

2e tranche. — 11.393 Série 9

Billets dont, en cas de gain, partie reviendra au souscripteur et partie à l'*Eudianum:*

2e tranche. — 63.144 Série 7
— 13.330 Série 30
— 51.149 Série 11

Espérons que la chance favorisera notre œuvre.

Activités eudiaques

Musée de l'Eudianum:

Notre Musée s'est enrichi de pièces nouvelles:

— Un jeu de cartes d'oracles de la Sibylle du Docteur Musallam (don de l'auteur);

— Une statuette funéraire égyptienne ancienne en pâte de verre (don de Mme X.);

— Un tarot allemand, une icone (don de Mme Gouslitzer);

— Trois amulettes de collier céphalomorphes en jadéite (précolombien, civilisations nahuas, zapotèques); un petit fétiche en jadéite, provenance analogue (Mexique); un grand masque de féticheur (Nord-Ouest de la Côte d'Ivoire); une hache de cérémonie en fer forgé décorée de 22 petits masques (Congo belge) (don de M. Henri Durville).

Un de nos fervents adeptes, M. Clément Chalançon, grand spécialiste de la radiesthésie, domaine où il s'est signalé par de nom-

breux succès, nous a remis une importante série de baguettes et de pendules qui lui ont servi personnellement au cours de détections effectuées pendant deux années d'études et de recherches. Ces détections ont porté notamment sur la découverte des minerais, des métaux enfouis, des cavités souterraines, sur l'appréciation du sexe avant la naissance, sur le diagnostic précoce des maladies et, comme corollaire, sur l'appropriation des remèdes à appliquer en correspondance d'ondes. Les détecteurs qui nous sont si généreusement remis sont les suivants:

— Deux baguettes fourchues en bois de lilas, une baguette en bois d'ormeau, une baguette en bois de lilas en deux pièces, une baguette en fanon de baleine en deux pièces, deux baguettes en fil de cuivre rouge, un pendule acier de 30 gr. sphérique avec fil de suspension en chanvre, un pendule en cuivre de 30 gr. avec chaînette argent (ces deux pendules ont été utilisés pour la détection à distance sur plan ou planche anatomique), un pendule en bronze de 100 gr., de forme ovale, avec pointe, suspendu par une chaînette de bronze, un pendule en cuivre rouge de 120 gr. de forme semi-ovale avec chaînette de bronze, un pendule en bronze de 90 gr. de forme cylindrique monté sur ficelle de chanvre, un pendule en acier fondu, de forme cylindrique, à double épaulement, avec suspension ficelle de chanvre, un pendule en acier doux, affectant la forme d'un cylindre prolongé par un cône, pesant 120 gr., suspendu par une chaînette de cuivre, un pendule constitué par une petite bouteille, un pendule formé d'une sphère de buis mesurant 35 mm. de diamètre, suspension ficelle de chanvre, un pendule sphérique en bois de poirier du Japon, suspension en ficelle de chanvre, un pendule sphérique en frêne, de 40 mm. de diamètre, à deux couleurs, monté sur fil de chanvre, six pendules sphériques en hêtre de couleurs différentes (rouge, orangé, bleu, blanc, jaune et vert très foncé), un pendule en ambre, en forme de poire allongée, fixée sur ficelle chanvre.

Bibliothèque de l'Eudianum:

Depuis la publication de notre précédent numéro, nous avons reçu les œuvres suivantes:

— Binet: *L'âme et le corps;* Lodge: *La survivance humaine* (don de M. A.);

— Quertant: *La mélothérapie* (musique et médecine) (don de M. Jean Puharré);

— *Journal du Magnétisme*, années 1933-1934, reliées (don de Mme X.)

Encore merci à nos généreux donateurs.

HENRI DURVILLE, imprimeur-gérant, 25, rue des Grands Augustins, Paris, 6e.

Fondation Henri Durville

Médecine Psycho-Naturiste

64, Rue Charles Laffitte, NEUILLY sur Seine

(Téléphone : Maillot 13-04)

CONSULTATIONS MÉDICALES

La FONDATION HENRI DURVILLE *est située à Neuilly sur Seine, 64, rue Charles Laffitte, à proximité de Paris (Porte Maillot).* Trajet direct des principaux points de la capitale.

Les soins sont donnés tous les après-midi de 1 heure et demie à 7 heures, sauf dimanche et fêtes.

Pour les examens médicaux (de 1 h. et demie à 6 heures), on peut se présenter sans rendez-vous particulier.

Les applications de la *Médecine psycho-naturiste* sont faites par un personnel spécialisé sous la direction de M. Henri Durville avec assistance médicale constante.

Les malades venant de province et de l'étranger trouveront facilement hôtels et pensions de famille à proximité immédiate de notre établissement (nous fournissons liste sur demande). Régimes alimentaires.

Traitements physiothérapiques: massage manuel, lumière, air chaud, rééducations motrices (kinésithérapie).

Traitements psychiques: suggestion raisonnée, suggestion émotionnelle, auto-suggestion, magnétisme humain.

Analyses chimiques et microbiologiques (examens de sang, d'urines, de crachats...)

Les soins sont à la portée de tous.

Les moyens de communication pour se rendre à la FONDATION HENRI DURVILLE *sont nombreux et très rapides. Trajet direct:* Autobus CL: *Gare Montparnasse à Courbevoie, desservant: Invalides, Ecole militaire, Alma, Etoile.* — Autobus AT bis: *Place Voltaire à Courbevoie, desservant: Mairie du XIe, République, Grands boulevards, Opéra, Gare Saint Lazare, St Augustin, St Philippe du Roule, Etoile.* — Autobus AZ: *Place Daumesnil à Neuilly, desservant: Gare de Lyon, Bastille, Hôtel de Ville, Châtelet, Louvre, Palais Royal, Concorde, Champs Elysées, Etoile (pour ces 3 véhicules descendre à Neuilly, arrêt de la rue Ancelle, à une centaine de mètres de la Fondation). En dehors de ces autobus, on peut prendre toute ligne* (tramway, autobus ou métropolitain) *allant à la Porte Maillot* (Porte de Neuilly). *Là, prendre tous les tramways circulant avenue de Neuilly (descendre arrêt de la rue Saint Pierre) ou venir à pied, la* FONDATION HENRI DURVILLE *n'étant qu'à quelques minutes de la porte Maillot.*

Ordre eudiaque

64, rue Charles Laffitte, Neuilly-sur-Seine, Seine

Constitué en Association libre le 1er Janvier 1928, l'*Ordre eudiaque* s'est transformé le 15 Janvier 1933 en Association déclarée (n° 1.696). Son but est d'étudier les lois physiques, intellectuelles, morales et spirituelles qui forment un lien commun à toutes les religions et à toutes les Initiations. Cette recherche comporte l'examen des problèmes qui ont, de tous temps, préoccupé les plus grands esprits: la connaissance et le perfectionnement de soi-même, l'étude de l'invisible, la recherche des lois de causalité, d'évolution et de finalité, le mystère de Dieu.

L'*Ordre eudiaque* est ouvert à tous sans limite d'âge et sans aucune distinction de sexe et de nationalité. Elle ne demande à ses membres qu'à poursuivre un idéal élevé de perfectionnement physique, moral et intellectuel qui apporte à chacun et à tous Santé, Equilibre, Sérénité (en grec: *Eudia*).

L'*Ordre eudiaque* accepte: 1° des *membres adhérents* (cotisation minimum annuelle: 20 fr.; membre à vie, 200 fr.); 2° des *membres donateurs* (cotisation minimum annuelle: 100 fr.; membre à vie: 1.000 fr.); 3° des *membres bienfaiteurs* (cotisation minimum: 10.000 fr.).

Ecoles pratiques de Magnétisme

et de massage

25, rue des Grands Augustins, Paris (VIe)

Fondées par Hector Durville en 1893 et dirigées depuis 1911 par M. Henri Durville, les *Ecoles pratiques de magnétisme et de massage* ont pour but de former des praticiens instruits dans l'art du massage, du magnétisme et de la psychothérapie. Le soin tout particulier apporté à l'enseignement a valu aux *Ecoles pratiques de magnétisme et de massage*, tant des milieux universitaires que ministériels, un appui moral, une aide matérielle (prêts d'honneur aux élèves) et des encouragements. Depuis le 26 mars 1895, les Ecoles sont classées à l'Université de France parmi les établissements d'enseignement supérieur libre. D'autre part, par un arrêté en date du 21 juin 1921, le Ministre de l'hygiène, de l'assistance et de la prévoyance sociales a désigné l'*Ecole pratique de massage* pour préparer les candidats au nouveau titre d'Etat: le brevet d'infirmier-masseur.

Les cours ont lieu chaque soir, du 25 octobre au début de juin. Ils sont répartis en 3 sections: 1° *Soins aux malades*, 2° *Massage*, 3° *Magnétisme et hygiène mentale*. En fin de session et après examen, il est délivré aux élèves ayant les capacités nécessaires des titres justifiant les études faites: *Certificats de fins d'études d'infirmier et de masseur. Diplôme de magnétiseur.*

Sur demande, envoi du programme détaillé (joindre timbre-poste *français* pour la réponse. France: 50 cent., étranger: 1 fr. 50).

Henri Durville, imprimeur-gérant, 25, rue des Grands Augustins, Paris, 6e.

R. C. Seine: 111.328